

Cours 10.12 Eléments de philosophie culturelle
Troisième année de philosophie 1998/1999
Institut supérieur de pédagogie - VII - Olympiadelaan 25
2020 Anvers

..
Contenu : voir p. 59.

.....
Préface. Nous commençons par définir la “ culture “ : “ Si une tâche (donnée (gg) + exigée (gv)) - Habituellement appelée “ nature “ - est à la fois correctement comprise et correctement résolue (solution), alors il y a culture “.

Avec Arn. Toynbee (1889/1975 ; A Study of History (1934/1961), on peut également dire : être capable de relever un défi est une culture. Les définitions de Blumenberg (02) et de Kafka (03/04) sont des modèles.

Méthode ontologique. -- (05/13).

La GG et la GV sont des ‘êtres’, des réalités. La solution est “réelle” (au sens hégélien), c’est-à-dire capable de faire face, appropriée aux réalités données et exigées. - Peirce met l’accent sur la science (05/06). Les sources sont la propre expérience et le témoignage (07).

La raison ontologique vise l’identité (phénoménologie) et cherche la raison (logique) (08/09). L’ontologie, notamment platonicienne, examine comment une chose (apparemment) réelle est et comment elle est (apparemment) réelle. Par exemple, la culture (10).

Trois courants principaux : le réalisme (platonicien et aristotélicien) et le nominalisme. Ce dernier est caractéristique de la raison moderne (11/13). Il cherche à construire des concepts sans ontologie ni métaphysique.

Discussion d’opinions.

Le moi autonome, confronté à des données et à des questions toujours singulières, exprime des concepts construits dans des opinions discursives.- (14/23) -- Discours en vue de l’action communicative (14/15).

Conséquence : indécidables (14/17) pour la raison de “ Tu n’es ni art, ni je ne suis strict “. Même en ce qui concerne les fondements ou “fondamentaux” (axiomata) (18/22). Il s’agit de la critique de la raison qui met en évidence la crise des fondements.

Prémoderne/ moderne/ postmoderne.-- (23/37).-- Primitif (23/25). Moderne (26/34). Postmoderne (35/37).

Opinions modernes sur l’éthique (moralité)... (38/50). Elle tend vers une vie anarchique.

La raison moderne vue par le destin... (51/58)... En résumé, on peut affirmer, à titre d’”opinion” sur la question, que “la raison moderne choisit mais le destin (ce qu’il réalise effectivement) dispose”. La façon dont une pièce de monnaie peut rouler est confirmée par la présente (jusqu’à et y compris le retournement du contraire).

“Culture” selon Hans Blumenberg.

Echantillon bibliogr. : Tr. De Ruytter, *Dodendans van metaforen (Hans Blumenbergs lezing van de westerse cultuurgeschiedenis)*, (Danse de la mort des métaphores (la 1e lecture de l’histoire culturelle occidentale par Hans Blumenberg), in : *The Owl v. Minerva* 11:4 (1995 : Summer), 221/238.

Blumenberg (1920/1996) était professeur à l’Université de Münster. Nous nous attarderons sur sa définition de la culture

1. L’“absolutisme” (suprématie écrasante) de la réalité construite à partir de.

a. Le fait, ce qui est donné.

La nature (la “réalité”) est si écrasante que l’homme, dans son impuissance face à elle, ne contrôle pas les conditions d’existence dans lesquelles il se trouve jeté, et croit même qu’il ne les contrôle pas (a.c., 230).

b. L’exigé

Dès qu’il est question de l’homme en tant qu’homme, tel que nous le connaissons, il est le concepteur du démantèlement, de la déconstruction, de la supériorité du réel. C’est le sens de sa vie. Blumenberg justifie cet axiome sur la base des théories biologiques actuelles concernant l’origine et la survie de l’homme en tant qu’espèce biologique.

Depuis l’époque de l’homme primitif de la forêt, les instincts ne sont pas adaptés à l’environnement et l’homme vit donc dans la peur, c’est-à-dire le sentiment que la réalité est si puissante qu’elle contraint l’homme à l’impuissance de toutes parts. Blumenberg justifie également son axiome par la théorie de Thomas Hobbes (1588/1679), un cartésien moderne. A partir de “l’état primordial”, il y a “la guerre de tous contre tous”, de sorte que l’homme ne survit pas à cet état de suprématie à moins de conclure un contrat qui trouve dans l’état (moderne) une de ses formes.

2. La culture comme “solution d’un problème”.

O.c., 231.-- Toute la question est : “Quel problème ?” Réponse : rendre vivable l’impuissance humaine.

Métaphorologie.

S’attaquer à la dure réalité de manière frontale et directe est, pour ainsi dire, impraticable. C’est pourquoi l’homme impuissant recourt à des “métaphores”, c’est-à-dire à des choses situées entre lui et la position de force “absolutiste” de la nature. Ils les déguisent.

Ces “symboles” (métaphores) sont d’abord les mythes primitifs, mais aussi la philosophie grecque, la théologie chrétienne, les sciences modernes. Si le mythe ne surmonte pas la puissance de la nature, les autres “déguisements” non plus - y compris la science moderne, produit de la raison.

De sorte que Blumenberg ne partage pas la croyance typiquement moderne dans le progrès de ce point de vue. La suprématie écrasante de tout ce qui entoure la réalité reste ce qu’elle est : écrasante.

Franz Kafka : Les lois. L'écart par rapport à elles ainsi que la rétroaction.

Les présocratiques voyaient la nature, le cosmos, comme une direction : la nature est..

- a. intentionnelle (légale),
- b. au moins partiellement déviante et
- c. donc comme déviante, elle a besoin d'être corrigée (rétroaction, restauration).

La Bible pense de manière analogue : le paradis, la chute, la restauration par la rédemption.

Selon H.J. Schoeps, *Over de mens (Beschouwingen van de moderne filosofen)*, (Sur l'homme (Réflexions des philosophes modernes)), Utr./Antw., 1966, 119/121 (Franz Kafka : *het geloof in tragische positie* (la croyance en la position tragique), ce schéma cybernétique domine l'œuvre du P. Kafka (1883/1924), écrivain de stature mondiale. Voyons maintenant sa structure.

1. O.c., 123.-- *Zur Frage der Gesetze*, (Sur la question des lois), une petite œuvre de Kafka, parle des - "lois" connues dans les milieux juifs. Les théologiens juifs (y compris les hassidim, une sorte de "noblesse" aux yeux de Kafka) en sont pleins. Kafka lui-même se sait un ignorant (am ha-arez) qui, typiquement des lumières modernes, se demande si "les lois" ne sont pas pseudo-légales.

Après tout, Kafka vit " dans l'impression constante d'être gouverné par des lois qu'il ne connaît pas " (o.c., 123). Car ce qui lui est immédiatement donné, à lui, l'homme moderne, ce ne sont pas les lois mais les théologiens qui proclament et expliquent comme une sorte de " noblesse " théologico-biblique au profit du " peuple " (am ha-arez).

2. O.c., 124. -- La grande masse du "peuple" s'est éloignée des lois, contrairement aux législateurs, la "noblesse". (Psaume 1:13) -- C'est du moins l'hypothèse que Kafka avance comme étant encore quelque peu juive.

3. O.c., 124. -- Une déviation -- dénotée au sens orthodoxe juif -- provoque un jugement divin (gesera), c'est-à-dire une intervention du législateur qui est Yahvé qui " venge " (c'est-à-dire cherche à corriger) la déviation.

Kafka connaît la théologie mais n'est pas un théologien, mais un homme de lettres qui, dans ses œuvres d'art, " visualise " la théologie, la dépeint en modèles artistiques. Par exemple, dans *Nasporingen* : un chien (Pistes d'un chien), il raconte comment "le peuple" (pensez à l'humanité actuelle) des chiens - il y a déjà de nombreuses générations - s'est égaré (déviation).

Cette erreur ou ce péché se venge et pèse sur le genre canin actuel qui en porte le poids mais n'en connaît pas la raison suffisante. Cette raison suffisante est le "x", l'inconnu pesant, qui donne aux œuvres de Kafka l'atmosphère absurde dans laquelle tant de contemporains se reconnaissent.

La culture comme résolution de problèmes fondée sur la loi.

Nous nous référons à nouveau à H.-J. Schoeps, **Over de mens** (Sur l'être humain), Utr./Antw., 1966, où il dit que le père Kafka, élevé à l'origine comme juif, et devenu sceptique sous l'influence du rationalisme moderne, continue néanmoins à attendre avec impatience "la ou les lois".

Celles-ci sont tellement - à son avis - l'essence de toute culture heureuse que le désastre de l'humanité actuelle réside dans le fait qu'elle est devenue "privée de la conscience d'être la créature de Dieu, de sorte qu'individuellement elle se développe en une 'chose', une 'chose sans vie' et socialement en une masse sans nom (o.c., 131). "

Odradeck.

En slavon, "odradeck" signifie quelque chose comme "dépassé la ou les lois". -- L'artiste Kafka visualise notre dégénérescence culturelle à travers un être fantomatique, Odradeck, "dévié". L'homme d'aujourd'hui est de plus en plus un "homme-chien" sans "je". Il est plutôt un "ça". Comme le sont les objets dont - dans notre culture technologique - il se sert de plus en plus.

C'est ainsi qu'il donne à Odradeck, entre autres, "la forme insensée (note : absurde, c'est-à-dire dans ce contexte : inexplicée) d'une bobine de fil " (o. c., 131).

Le procédé.

Le titre d'un ouvrage célèbre publié en 1925 : "*Der Prozess*" (le processus) est une image descriptive et narrative (visualisation) qui caractérise la structure de base de notre culture en dégénérescence, qui est de moins en moins capable de faire face à ses tâches et qui devient "irréelle". Notre culture est a. une énigme b. qui appelle un démêlage. Un désenchevêtrement qui, du moins selon Kafka, ne trouve pas le "x" et reste bloqué par l'énigme.

Note .-- En pensant un instant à un modèle populaire, "Où ai-je gagné ça ?".

Joseph K. est mis en examen par un tribunal mystérieux et "supérieur" (Kafka indique ici un résidu de sacralité). Mais le dossier n'est accessible ni à Joseph K. ni à ses avocats.

Voici l'énigme.

Joseph K. tente de retrouver la trace de la culpabilité pour laquelle il est poursuivi. Le rôle de ses avocats est d'emblée de deviner essentiellement le délit. "Déduire des interrogatoires le contenu du dossier qui constitue la base. C'est très difficile ". (O.c., 130). " Du caractère et des formes de la punition, il faut essayer de trouver le 'x' du péché (...).

A partir de la nature de la punition (note : modèle) chercher à déterminer l'essence de la culpabilité (note : originelle). " (O.c., 129)... C'est ainsi que Kafka caractérise l'homme rationnel d'aujourd'hui.

L'ontologie.

Revenez, très brièvement, sur la définition de l'ontologie qui est décrite comme "théorie de la réalité".

Echantillon bibl. : Kl. Oehler, Einl., Charles S. Peirce, "*Ueber die Klarheit unserer Gedanken* (Comment rendre nos idées claires), Frankf.a.M., 1968. Peirce parle du "sujet de la "logique" et d'un concept très étroitement associé à la logique, à savoir la "réalité"^c. (o.c., 80). En effet, la logique commence invariablement par une tâche, c'est-à-dire un donné (GG) ainsi qu'un demandé ou recherché (GV), c'est-à-dire quelque chose qui se présente comme "étant là" ("réel").

Quatre méthodes.-- Peirce caractérise brièvement quatre manières de traiter la réalité.

I.a.1.-- *Méthode de la ténacité* (méthode de l'entêtement) : une tâche bien définie est traitée par tous et chacun avec le même type de solution bien définie, à l'exclusion de toute considération d'une éventuelle réponse différente.

I.a.2.-- *Méthode de l'autorité* (les axiomes gouvernent de manière autoritaire).

Une tâche bien définie est traitée dans un groupe sous la direction de personnes faisant autorité, avec toujours la même solution, à l'exclusion de toute attention à une autre solution possible... De nombreuses personnes, y compris des scientifiques, réagissent de cette manière, et notamment les personnes appartenant à des groupes religieux.

I.b.-- *Méthode a priori. (méthode préférée).*

À une tâche bien définie, on répond, au nom de la "raison" (raisonnement), individuellement ou en groupe, avec le même type de solution préférée, mais en tenant compte des autres solutions possibles (méthode de la discussion), -- Beaucoup de personnes, surtout celles qui ont une formation scientifique, pratiquent cette méthode.

II.-- *Méthode de la science (méthode scientifique).*

Cette passe est véritablement ontologique.-- On répond à une tâche bien définie, individuellement ou en groupe, avec la même solution bien définie, c'est-à-dire en la confrontant à des données indépendantes de la pensée de quiconque. Nous pouvons définir le "réel" comme ce dont les caractéristiques sont indépendantes des pensées (non testées) de chacun à leur sujet " (o.c., 80).

Ce cours d'ontologie particulière (en particulier l'ontologie culturelle) tient ou tombe avec ce qui précède. Parfois, la méthode scientifique est désignée par le terme de "méthode critique" (un terme qui est toutefois ouvert à plus d'une interprétation).

Le discours scientifique et pseudo-scientifique.

Exemple bibl. : H. Roelants, *In de marges van de wetenschap* (En marge de la science), in : Tijdschr.v. filos. 60 (1998):1 (mars), 5/32.

L'auteur reprend très brièvement le "problème de la démarcation", qui se pose depuis des années afin de parvenir à une définition claire et définitive de "tout ce qui est science". Immédiatement, la "pseudo-science" devient démarquable. Cependant : "De nombreux critères de démarcation (y compris des combinaisons) ont été proposés, mais aucun d'entre eux ne s'est avéré sans problème". (A.c., 6). K. Popper, Th. Kuhn, I. Lakatos, -- entre M. Bunge (la physique la plus développée est la norme), P. Feyerabend sont exposés très brièvement.

L'astrologie, en tant que pseudo-science, est prise à partie. Chacun des théoriciens cités a ses raisons - axiomatiques - de rejeter l'astrologie, bien sûr. Ce qui en soi est un motif de réserve. Ensuite, les phénomènes périphériques aux sciences établies sont disséqués.

1. La recherche marginale.

L'hypothèse Gaia, l'hypothèse des champs morphogénétiques (R. Sheldrake), le principe anthropique, la théorie des catastrophes appliquées, le langage animal, la recherche sur l'intelligence artificielle, la vitamine C et le cancer, etc. se situent dans le champ des sciences mais suscitent la méfiance, voire le rejet.

Note : Les opinions extrêmement dissidentes... Les "endohérèses" (Asimov). Par exemple, l'hypothèse de P. Duesberg selon laquelle le SIDA n'est pas causé par le virus VIH. 2.

2. Science pathologique.

Terme issu de I. Langmuir (1881/1957), qui définit la science "pathologique" comme "la science concernant les choses qui n'existent pas". Fait toujours partie des sciences mais est rejeté comme "hautement discutable" par la plupart. Ainsi les rayons N de R. Blondlot. Ainsi aussi la prétendue action biologique des médicaments homéopathiques extrêmement dilués (J. Benveniste) et al.

La résistance aux nouvelles idées.

Il est rare que de nouvelles idées soient acceptées sans problème par les scientifiques. Pensez à B. McClintock, B. Belousov, LaBerge. Ils ont d'abord été rejetés comme trop peu orthodoxes. Principale raison : au milieu d'une prolifération de nouvelles idées réelles et irréelles, la science établie doit opposer une résistance afin de ne pas se perdre dans des recherches inutiles.

La pseudo-science.

Elle est "radicalement défectueuse" (même en l'absence de critères réels). La pseudo-science ne s'éteint pas en tant qu'"institutions sociales" essentiellement inertes. -- ou peut-être pour d'autres raisons !

L'être est connu par la raison. L'expérience et surtout le témoignage.

La philosophie occidentale, l'ontologie, commence avec l'école milésienne. Cette école est née avec des penseurs tels que Thalès (-624/-545), Anaximandros (-610/-547), Anaximines (-588/-524) et d'autres, qui, en tant que compagnons de pensée, voyaient une seule et même solution à toutes sortes de problèmes. Malheureusement, nous ne disposons aujourd'hui que de fragments. Heureusement, il est certain qu'Hérodote d'Halicarnasse (-484/-425) et Thoukoudide d'Athènes (-465/-395), tous deux historiens, aussi différents soient-ils, se situent dans la tradition milésienne. Nous possédons d'eux des textes étendus. Ils témoignent - ou plutôt, ils fournissent des preuves - de la méthode milésienne.

Vers 40, un auteur grec anonyme écrit : "Vois-tu, mon penseur, comment Hérodote s'empare de ton âme quand il la conduit à travers les pays et transforme ton ouïe en vue ? Encore au-dessus de l'"historien" (note : explorateur, observateur) se tient l'homme Hérodote : avec sa sympathie pour la matière qu'il traite, avec sa sympathie pour tout ce qui se passe, animé d'une passion contrôlée. Et dont il trace les prépositions."

"C'est cela même qui constitue la magie totalement personnelle que dégage Hérodote" (D.H. Teuffen, *Hérodote*, Vienne/Munich : 1979, 20).

Ce texte transmet l'atmosphère de perception et de pensée des premiers penseurs grecs. Leur méthode, c'est-à-dire la méthode des solutions.

Connaissance directe et indirecte.-- Comment Hérodote définit-il la méthode ?

1. ce qu'il a vu lui-même (opsis, voir,-- parfois gnomè) en tant qu'explorateur observateur (histor, lat. : inquisiteur, est explorateur).

2 - Ce qu'il sait grâce à des témoins, des informateurs, qu'il choisit d'ailleurs. C'est ce qu'il appelle "historiè" : lat. inquisitio, enquête. Il s'intéresse à ce qui n'est pas immédiatement donné.

C'est la double source d'information. " Je sais (autoptès elthon), parce que je l'ai expérimenté moi-même ". "Je sais ('akoèi historion'), en vertu d'un ouï-dire". Cfr. A. Rivier, *Etudes de littérature Grecque*, Genève, 1975, 344ss.

Les sources de ce cours.

"Il y a énormément de choses que nous acceptons sur la base du témoignage d'autrui, tant dans la vie quotidienne que dans la science" (R. van Woudenberg, *Kennis op basis van ervaring en kennis op basis van getuigenis*, (Connaissance basée sur l'expérience et connaissance basée sur le témoignage), in : *Tijdschr.v.Filos.* 59 (1991):3, 416). Ce cours est encore milésien en ce sens.

Est raison pure ce qui est régi par deux et seulement deux axiomes.

Exemple bibl.: H.J. Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, (Variabilité et discipline de la pensée), Munich/Bâle, 1967,14,-- vrl. 17/21.

En effet, lorsqu'on se limite à la logique classique ou traditionnelle, deux axiomes s'avèrent "fondamentaux" :

1. Le principe d'identité et
2. le principe de raison (fondement). Tous deux étaient déjà clairement reconnus dans la plus haute antiquité grecque (Parménide (identité) et Platon (raison)).

1. ***L'identité.*** - Tout ce qui est, est... On peut se concentrer sur un fait non-transcendantal : "Tout ce qui est, est ceci".

2. ***Raison*** (fondement). - Tout ce qui est a, soit en lui-même, soit en dehors de lui-même, sa raison ou son fondement.

Platon : "Rien n'est sans raison". L'auteur s'arrête pour considérer la justification (preuve) de ces deux principes ou prémisses. Il se réfère à W. Dilthey (1833/1911), qui, à la suite d'A. Comte (1798/1857 ; fondateur du positivisme), peut être identifié comme le premier théoricien des sciences humaines, et à W. Wundt (1833/1920 ; psychologue expérimental), qui se réfère à l'expérience immédiate ou directe comme "source" de l'intuition concernant l'identité et la raison.

L'auteur cite à cet égard E. May, *Am Abgrund des Relativismus*, (Au bord du précipice du relativisme) Berlin, 1941. "Lorsque je fais l'expérience du "rouge" et que je comprends en même temps la signification du "rouge" de manière vivante, alors je comprends aussi de manière vivante que le "rouge" (en ce qui concerne la signification vécue) est simplement "rouge", et que ce "rouge" est précisément "ceci". Ainsi, je vois le principe d'identité dans sa validité impérative".

Note -- Avec May, on peut tout aussi bien affirmer : "Quand je fais l'expérience de quelque chose comme étant rouge ('expérience', 'vivre à travers', saisir immédiatement), alors - si je comprends le fait 'rouge', par exemple dans le cas de quelqu'un qui devient rouge ('saisir' dans son sens) - mon esprit, en tant qu'esprit pensant, est forcé - non pas de l'extérieur mais de l'intérieur - de chercher la raison ou la raison pour laquelle cette personne devient rouge, respectivement devient rouge, comme l'exige le donné. En d'autres termes, " par quoi ou pourquoi cette personne devient-elle rouge ? "

Remarque : pourquoi Dilthey, Wundt, May et al. reviennent-ils sans cesse sur la saisie instantanée du sens ? Parce que, si l'on veut " prouver " les axiomes (les déduire des prépositions), les deux axiomes doivent déjà être postulés comme donnés.

Explications.

On a fait attention à la formulation des axiomes' : "Tout ce qui est, est, et tout ce qui est, a une raison". Tout ce qui est, est l'objet de l'ontologie (métaphysique), noyau de la philosophie classique ou traditionnelle. En effet, c'est dans la confrontation -- "rencontre" -- avec "tout ce qui est" -- l'être ou l'étant (dans le langage des Grecs anciens) -- que les deux principes émergent dans l'esprit pensant,-- sont saisis. Du moins non exprimés.

1.-- Phénoménologie.

"Tout ce qui est". Ce qui est donné. Ce qui n'est pas recherché, ce qui n'est pas demandé. Son articulation s'appelle "phénoménologie". Pourquoi ? Parce que le terme "fainomenon", lat. phaenomenon, montrant avec lui-même ("phénomène", en tant que partie de "phénoménologie" fait remarquer que la phénoménologie est "logos" : faire apparaître le phénomène.

Le principe d'identité régit, est 'archè', présupposition, du fait que je, par exemple, vois quelque chose. Et le fait que je suis obligé, en conscience intellectuelle, de reconnaître, d'accepter.

L'exigence (de moi) est alors de dire que tout ce qui est, est. Dans la phénoménologie, l'exigence est précisément de rendre le donné comme juste - tel qu'il est -, -- tel qu'il est donné.-- C'est la raison pure dans sa rencontre avec la réalité ou l'être.

2 - Logique.

"Tout ce qui est". Ainsi, par exemple, quelqu'un devient rouge en ma présence.

a. J'établis ceci (le donné).

b. Je me demande pourquoi (mécanisme psychologique par exemple) ou pourquoi (motif psychologique) la personne en question devient rouge.

La question posée n'est plus le fait en tant que fait ou donné mais la raison de ce fait.-- Mais j'entre alors dans le domaine du raisonnement. C'est celui de la logique : "Si cette personne est timide et gênée, alors la rougeur est compréhensible, logique." C'est le raisonnement réducteur qui part d'un lemme, d'une hypothèse, et qui peut être testé ensuite sur la base de nouvelles données.

Conclusion : c'est la définition classique ou traditionnelle de la raison. Dès qu'un autre axiome ou fait est avancé, il ne s'agit plus de raison pure mais de raison appliquée. Si la raison appliquée est interprétée comme la raison pure, nous sommes dans le domaine de l'idéologie, car alors la raison est invariablement plus que la raison pure.

Par exemple, si l'on prétend que les données sacrées ne sont pas "rationnelles", alors on ajoute à la raison pure un axiome laïciste. Très bien. Mais alors la raison n'est plus pure.

La métaphysique (ontologie) : ce qu'elle est vraiment.

Commencer par une définition du philosophe.

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, (Les termes philosophiques les plus importants dans l'ordre historique), Kempten/Munich, 1909, 20, dit que selon les anciens le terme 'theoria' (Lat. : speculatio, contemplatio), la découverte, descend de Pythagore. Un 'theatis', spéculateur :

a. observe, se fait sentir,

b. mais pas de manière superficielle, mais en profondeur. Sa phénoménologie est un raisonnement logique de part en part.

Quant aux Romains, le spéculateur, c'est le soldat de garde ou le voyeur. Comme un observateur-correspondant d'un quotidien moderne qui explore et interprète les faits qu'il observe.

Tout ce qui existe

Platon appelait "science", "theorètikikè tou ontos", la compréhension du réel. Pour le dire avec Parménide, la sonde vise "to on kath' heautou", l'être selon lui-même, non comme il nous apparaît. En latin du milieu du siècle : "obiectum materiale", l'objet matériel, c'est-à-dire le donné pour toute interprétation.

Ou comme le dit aussi Platon : "to ontos on", ce qui est réel, c'est-à-dire de manière réelle - ontos - réel ou his(de), est l'objet réel de la philosophie. Cf. o.c., 33. Pas l'apparent.

La métaphysique (ontologie).

Immédiatement, nous savons que la métaphysique est l'œuvre de la philosophie, car la métaphysique vise le réellement réel. Celle-ci est double : elle demande comment quelque chose est réel et comment cette chose est réelle (ce que sont l'existence et l'essence). La réponse est la définition ontologique qui articule l'identité de quelque chose.

Définir.. Il existe au moins deux types fondamentaux de définition.

1.-- Le nominal.-- Les nominalistes affirment que nous ne pouvons pas connaître le réel. Ils se limitent à la définition "nominale", c'est-à-dire celle qui se contente - pour l'instant - de quelques caractéristiques, suffisantes pour distinguer une chose du reste.

2.- Les réels - les réalistes conceptuels - prétendent que nous possédons un aperçu vraiment réel de toute la réalité de quelque chose et que nous sommes donc capables d'une définition réelle.

En réalité, les deux thèses sont justes : le nominaliste ne peut pas nier la réalité globale (l'"idée" en langage platonicien car il se dit satisfait d'une "partie" de celle-ci, là où le réaliste constate qu'il n'en connaît que des parties).

Nominalisme(s) contre réalisme(s).

Echantillon bibl. :

-- J. Largeault, *Enquête sur le nominalisme*, (Investigation of nominalism), Paris/Louvain, 1971 ;

-- Roll. Van Zandt, *Les fondements métaphysiques de l'histoire américaine*, La Haye, 1959.

-- R. Jolivet, *Les sources de l'idéalisme*, Paris, 1967 ;

R. Jolivet : "Kant considère le cartésianisme comme un idéalisme problématique tandis qu'il qualifie le système de pensée de Berkeley d'idéalisme dogmatique" (o.c., 7).

En d'autres termes : un bon nom pour la pensée moderne est "idéalisme".

Nominalisme(s).

L'axiome de base de l'idéalisme moderne est le suivant : "La pensée n'atteint qu'elle-même et son contenu de pensée en tire immédiatement et immédiatement la validité exclusive des mathématiques" (ibid.). Ce qui existe dans le "monde extérieur" (comprenez : la réalité située hors de la conscience intérieure) n'est qu'indirectement - indirectement - donné et donc connu.-- La pensée moderne tourne littéralement en rond dans la bulle de la conscience individuelle.

L'idéalisme moderne est une déduction logique du nominalisme. Comme le dit Jolivet, o.c., 9.

Avec Guillaume d'Ockham (Occam) (1290/1349), le "venerabilis inceptor", le vénérable innovateur, le nominalisme devient la base de la pensée moderne. Après tout, dans la bulle de la conscience intime ("sens intime" (Descartes), ce que nous pensons - par exemple, un concept -- n'est qu'un signe qui renvoie aux "choses" d'un monde extérieur, -- signe que nous, -- très détachés de la réalité, "construisons" (constructionnisme) dans notre esprit. -- ceci en réponse à des perceptions sensorielles (y compris des sensations) qui suscitent de tels "concepts" (conceptualisme). Cfr. Largeault, o.c., v.

Idee

" Les termes platoniciens "idée" et "eidos", idée, désignent une structure objective (note : présente en dehors de l'intériorité de la conscience individuelle). Non à une représentation dans notre esprit (note : comme le prétendent les nominalistes (idéalistes) ". (...). Si un bon artisan veut faire un bon travail - disait Platon - , il doit regarder l'idée (de ce qu'il élabore), -- elle doit flotter dans son esprit, -- elle doit être présente dans son esprit.

C'est ainsi qu'au XVIe siècle, on en est venu à utiliser le terme "idée" pour "une proposition idéale dans l'esprit", puis pour chaque "concept". -- Ceci, cependant, n'a jamais été le cas dans l'antiquité". (E. De Strycker, *Beknopte geschiedenis van de antieke filosofie*. (Histoire concise de la philosophie antique), (95).

Empirisme.

L'idéalisme ou le rationalisme moderne - car la raison, dans sa conception moderne, est la faculté des idéalistes - est - selon Jolivet - "une conséquence logique de l'empirisme nominaliste" (o.c.,9).

En effet : l'empirisme ou l'expérience sensorielle est le point de départ.

Ce qui est réellement donné, après tout, ce sont les "choses" matérielles de nos perceptions sensorielles, resp. de nos sensations. Nos constructions mentales (concepts, etc.) s'y réfèrent depuis l'intériorité ou la "bulle" de la conscience (de soi) moderne ou du Moi.

Idiographie - Ce que les sens nous offrent est strictement "cet ici et maintenant", c'est-à-dire singulier (idion).

Pourtant, il est clair que nos constructions situent cette singularité à la fois dans des collections et dans des systèmes. En d'autres termes : nos constructions sont générales (universelles) et globales (compactes).

Pour le nominaliste, ces relations ne sont pas présentes dans les choses elles-mêmes mais construites par notre esprit créatif.

En d'autres termes, nos notions générales et globales ("concepts") ne sont que des signes, -- et non les choses elles-mêmes avec leurs relations (comme le prétendent les réalistes). Immédiatement, les nominalistes affirment que le général et le global ne sont que des constructions auxquelles nous attribuons des nomina, des noms. Ils "existent" uniquement dans la bulle de notre moi conscient. Le nominalisme.

On voit que l'idée de Platon, c'est-à-dire le singulier dans la mesure où il existe avec ce qui lui est semblable (collection) et avec ce qui lui est apparenté (système), se volatilise en une construction mentale. Pour Platon, les choses perçues et senties sont immédiatement présentes dans notre esprit ouvert. Pour lui, les relations de ressemblance et de cohérence, présentes dans ces choses données, sont aussi immédiatement présentes dans notre esprit ouvert.

Ce ne sont pas des constructions (sauf si elles sont provisoires comme les lemmata ou les idées provisoires) mais des réalités. Le réalisme est donc le terme qui leur est donné. Ou théorie des idées -- pas l'idéalisme ou le rationalisme moderne.

Note -- Platon experiences (perceives, is sensed) things as bathing in the higher, divine world. Also Aristotle but clearly less so. The ideas therefore situate the things of experience in that higher world. The nominalists also isolate the things of experience from that sacred world: they "secularize" or make the things of experience worldly, which are experienced by them without higher relations.

Modèle applicatif.

Ce voleur athénien ici et maintenant est pour Platon un cas singulier (spécimen, “image”) de l’ensemble “homme”. Il est une partie singulière (‘image’) du système (athénien) ‘humanité’. Lorsqu’il vole, il se montre sophistiqué, “savant” (technè), mais en contradiction avec les lois supérieures de la conscience (sans conscience). Il ne tient pas compte de cette dimension ou relation supérieure, oui, sacrée.

Il se comporte comme un individu, détaché de ses relations, égocentrique, non solidaire.

Le nominaliste, dans la mesure où il est un nominaliste extrême, peut donc aussi se ranger du côté du voleur en tant qu’expert mais.

Trois lignes principales.

J.K. Feibleman, *An Introduction to Peirce’s Philosophy*, New York/Londres, 445f., dit : “L’histoire de la philosophie montre que, d’un certain point de vue, il n’y a que trois principes métaphysiques radicalement distincts que n’importe qui peut faire valoir comme étant les siens n’importe où et n’importe quand.

Bien sûr, il y en a plus de trois, mais tous sont des variantes des trois principes fondamentaux”. Ce à quoi Van Zandt, o.c., 125, ajoute immédiatement : “Ces trois sont les deux types de réalisme (note : platonicien et aristotélicien) et le nominalisme”.

La modernité.

L’“objet” sensoriel détaché de toute relation, dans la mesure où il est construit dans la bulle du sujet moderne, rationnel ou idéaliste (la conscience, le moi) : telle est la définition de la pensée moderne ! Là où la scolastique du milieu du siècle dernier pensait de manière réaliste (fondamentalement platonique, en s’aristotélicisant au fil du temps), la modernité pense de manière nominaliste.

Feibleman, *An Introduction to Peirce’s Philosophy* (171), cité par Van Zandt, ibid, dit : “Peirce dit qu’il y a eu un raz-de-marée de nominalisme(s). Descartes était un nominaliste. Locke et tous ceux qui l’ont suivi, à savoir Berkeley, Hartley, Hume, étaient nominalistes. Leibniz était extrêmement nominaliste (...). Kant était un nominaliste. Hegel était un nominaliste avec une nostalgie du réalisme”.

Soit dit en passant, comme le note Van Zandt, tous les connaisseurs du sujet sont d’accord. Tout comme ils sont largement d’accord pour dire que la mentalité anglo-saxonne - la Grande-Bretagne et les États-Unis - est nominaliste. Le nominalisme d’Ockham caractérise Hobbes, Locke, Berkeley, Hume, Hamilton, Mill et les Américains en général (pas Peirce car il est “un réaliste scholastique”) suivent la philosophie anglaise.

La discussion moderne concernant les fondements est libérale.

“Il ne fait aucun doute que l’émergence des sociétés libérales est liée à :

- a. l’émergence de la modernité et (...)
- b. au désaccord philosophique sur les questions métaphysiques et, entre autres, religieuses “. (A. Van de Putte, *Positieve vrijheid in een liberale samenleving* (La liberté positive dans une société libérale), in : De Uil van Minerva 14 : 1 (1997 : automne), 13).

En d’autres termes : la croyance collective prémoderne en :

- a. l’être objectif (essence) des choses - objet par excellence de la métaphysique traditionnelle - et surtout
- b. l’ordre divin (sacré) des choses - objet de la théologie, partie de la métaphysique traditionnelle - à la fin du Moyen Âge, tombe dans une crise profonde : le désaccord concernant le monde et la philosophie de la vie prévaut et le clergé perd son avant-garde.-- C’est le début de la multiculturalité actuelle.

La demande de nouveaux axiomes.

Ceux-ci peuvent être résumés en un seul terme : le contrat social, essence du libéralisme. John Rawls (*A Theory of Justice*, Oxford, 1971 ; actualisé dans *Political Liberalism*, New York, 1993) l’exprime ainsi : les sociétés modernes ne s’érigent plus en quête de vérité, comme le prétendaient la métaphysique et la théologie pré-modernes, mais en quête de vraisemblance, comprenez : de rationalité, qui pose les axiomes et leur conclusion :, -- avant tout après discussion par des individus et des groupes raisonnant rationnellement.

I. Kant (1724/1804 ; figure de proue de l’Aufklärung allemande) l’exprime ainsi.

a. ***L’individu.*** -- Moi, autonome (c’est-à-dire libéré de la métaphysique et de la théologie), je trouve en moi la raison (“ratio” en latin) qui expose progressivement tout ce qui est rationnellement faisable concernant la réalité, y compris les règles de conduite.

b. ***Social...*** Ma raison reconnaît que je la partage avec toutes les autres personnes rationnelles et elle compte donc avec toutes les autres pour ce qui est de la compréhension de la réalité et, entre autres, de la vie en société.

Voici le contrat social au nom duquel les libéraux pensent et vivent.

En d’autres termes : l’homme moderne est autonome, c’est-à-dire qu’il détermine lui-même ce qui est réel et, entre autres, ce qui est un comportement rationnellement justifiable, -- individuel en premier lieu (individualisme), -- social également.

La théorie de l'action communicative (J. Habermas).

Exemple bibl.: M. Hunyadi, *Démocratie et communication*, in : Journ.d.Gen./Gazette de Laus. 10/11.05.1997, 36.

Depuis près de quarante ans, J. Habermas (1929/... ; *Theorie des kommunikativen Handelns*, (Théorie de l'action communicative), 1/11) est à la pointe de la philosophie pratique allemande. Il reprochait à M. Heidegger de philosopher de façon peu pratique. Il reprochait à la Frankfurter Schule à laquelle il appartenait (et appartient toujours), sa "théorie critique de la société moderne" dépourvue d'axiomes solides (que M. Horkheimer (1995/1973) a cherché en vain).

Intention : construire une philosophie pratique (la moralité s'étendant à la vie juridique et politique) mais sur la base de prémisses solides.

axiomatique de base.

Contre-modèle. - Typiquement, la vie moderne ne peut plus être contrôlée par un ordre basé sur la nature (abstraite) de l'homme ou sur une révélation de la divinité. C'est ce qu'on appelle aussi la "pensée post-métaphysique", car la métaphysique traditionnelle exposait la nature et la divinité.

Modèle - La vie pratique moderne ne peut être contrôlée et dotée de règles qu'après une action communicative.

Parler et converser avec son prochain.

1. "Si je parle, alors - explicitement ou non - je revendique la validité ("vérité", "probabilité")".

2. Si je parle, je m'adresse généralement à un autre être humain et je revendique en même temps la validité de sa part". -- Voici le double axiome qui définit le concept de "communication" (non sans "interaction"), ainsi que le concept d'"action communicative".

La démocratie.

Non pas une divinité et sa révélation, signifiée par des figures sacrées (prêtres, ayatollahs), ni même une nature humaine et cosmique énoncée par les métaphysiciens. Ce sont plutôt les citoyens de l'État eux-mêmes qui discutent. C'est la base... Ce qui ressort après que chaque individu ou groupe ait articulé ses intérêts est valable. Puisque aucun individu ou groupe ne possède "la vérité", ce n'est qu'après que les citoyens ont discuté que l'on peut dire que la "validité" (quelle qu'elle soit dans la réalité) existe.

En d'autres termes : dans la démocratie occidentale moderne, les citoyens - sur la base des droits de l'homme - sont à la fois les créateurs de leurs règles de conduite (autorité) - et leurs exécutants (sujets).

Note : Dans la langue de Peirce, cela donne : "la méthode apriori", la méthode préférée, domine dans nos démocraties actuelles.

Un enseignement religieux critique.

Il est certain que, dans tous les pays catholiques, depuis le renouveau (“post-conciliaire”) de l’enseignement de la religion, les parents ont réagi avec stupeur lorsqu’ils ont entendu leurs enfants raconter les idées qu’ils avaient apprises dans les leçons de religion.

En effet, il ne restait plus grand-chose des anciennes leçons traditionnelles qui imprégnaient les éléments essentiels du dogme et de la morale, dans les leçons “critiques” qui évoquaient des “opinions” (concepts) en rapport avec la (les) religion(s) ou l’(les) athéisme(s). De même, les cours de “Nouvel An “ qui percent timidement ici et là et qui cherchent à “réveiller “ des expériences sacrées (religion(s) de réveil, “revivals “) ont provoqué des réactions de certains parents, surtout ceux qui ont un esprit critique.

“ Les lecteurs écrivent. “

Nous citons maintenant un texte, dans un magazine (que nous ne nommons volontairement pas pour ne pas susciter de malentendus), qui évalue les cours de religion critique,--comme “le grand vide” concernant la religion. (...).

Ce que l’évêque a débattu dans votre journal en termes de platitudes sans engagement dessine le malaise qui a imprégné même les plus hauts échelons de l’Église.

Cette attitude non engageante nous oblige à ne rien faire et, surtout, ne nous invite pas à une démarche structurée, où les évêques devraient prendre l’initiative. Par leur attitude peu claire, les évêques laissent cependant les voies ouvertes à :

- a. l’expérimentation,
- b. “l’interprétation individuelle” ou
- c. même la négation de points de foi dans les écoles catholiques.

Ils devraient se rendre sur place pour voir de leurs propres yeux comment le sujet de la “religion” a dégénéré en bavardages douillets, pleins de :

- a. de témoignages personnels et
- b. des théories du type “je pense” qui, souvent, mettent à mal l’essence même de la religion : la foi. Et nous ne parlons même pas de
- c. de la manière dont l’institut “église” et son plus haut représentant (le Pape) sont traités par de nombreux enseignants à la pensée horizontale. (...).”

Note : L’horizontalisme (par opposition au verticalisme) signifie que l’on se limite (réduit) aux oripeaux séculiers de la (des) religion(s), en négligeant ce qu’il y a de véritablement sacré en elle (et qui transcende donc “cette terre”). De sorte que le sacré, qui constitue l’essence de la ou des religions, est “laissé à l’interprétation individuelle”, quand il n’est pas athée.

La raison. Si seulement la raison. Se heurte à l'indécidabilité.

“Seule la raison” signifie, dans un certain langage, “raison métaphysiquement libre”. Typiquement, la raison moderne tombe sous ce terme. Au lieu de la lumière de l'esprit (Gr. : nous ; Lat. : intellectus) concernant l'être réel - l'idée (au sens platonicien, bien sûr) - de chaque donné et demandé possible, la raison, qui ne veut être que raison, fait primer l'opinion individuelle ou collective dans la mesure où elle s'est libérée du “joug de la métaphysique.”

Le modèle antique.

Karneades de Kurene (-214/-120 ; troisième Académie) est célèbre pour sa démonstration de l'indécidabilité de la raison pure.

En -156, il arrive à Rome en tant qu'envoyé grec. Il a tenu deux conférences pour les jeunes Romains. Sur la “droiture” (conscience).

1. Il affirme d'abord, avec des arguments partant de Platon, que la justice est une réalité objective (réalisme).

2. Le lendemain, il affirme, avec le même brio, que la “justice” n'est qu'un nom (un son), -- entre autres en soulignant que chacun agit selon un critère d'utilité (comme les Romains aimaient à le faire). Sur quoi Caton, au nom de la tradition romaine, veilla à ce que Karneades soit éloigné de Rome au plus vite comme un danger pour la jeunesse.

Eristique.

L'éristique est un aspect de la logique antique. Elle s'attaque, de façon critique, aux faiblesses de toute opinion, même de ses fondements métaphysiques. Après tout, dès que la moralité (comprenez : la vie consciencieuse) entre en discussion, la raison pure peut adhérer à deux choses :

- a. le caractère aussi bon que toujours discutable de tout ce qui est donné et exigé,
- b. le caractère aussi bon que toujours discutable de ce que prétendent les métaphysiciens.

C'est ce qu'a fait Karneades.

Conséquence : l'indécidabilité ! Pour chaque “ pour “, il y a un “ contre “ (“ dialectique “ en langage aristotélicien). “Celui qui veut battre un chien trouvera toujours un bâton”. - Le sens commun exprime la “ flexibilité “ phénoménologique-logique illimitée de la raison, qui trouve toujours une “ raison “ (prémisse, axiomatique) pour argumenter contre toute proposition ou jugement, dans ce sens.

Prenons le négationnisme nazi comme modèle. Voltaire ne disait-il pas à l'époque : “Mentez, mentez. Il en restera toujours quelque chose”. Si le vrai (donné) ne lie pas métaphysiquement en conscience, pourquoi ne pas prôner le faux au moyen d'”arguments” ?

La rationalité sur la raison pure et ses fondements.

Exemple bib.: E. Oger, *Rationaliteit, haar grond en haar monsters* (La rationalité, son fondement et ses monstres), in : *Journal of Philosophy* 54 (1992) : 1 (mars) 87/106.

Le solide article traite du principe de la raison et de “l’autre de” la raison, deux points fortement liés l’un à l’autre.

Note.-- L’auteur s’appuie sur le fait que beaucoup des personnes citées s’appuient sur les Lumières (lumières, Aufklärung, enlightenment), c’est-à-dire sur la forme la plus récente, typiquement moderne, du rationalisme, comme sur un “axiome final” de toute façon.

“La raison de la raison”.

Le principe de raison dit “Si A (raison) alors B (B est intelligible, justifié)”.

Avec l’axiome d’identité, l’axiome de raison est le “fondement” de toute rationalité et de tout rationalisme.

1. Le rationalisme critique.

K. Popper (1902/1994) - à la suite de W. Bartley, H. Albert, H. Lenk, J. Watkins, G. Radnitzky - prétend que la présupposition de l’axiome de raison est “un acte de foi irrationnel” (a.c., 105) qui donne accès à la vie et à la pensée rationnelles. Cela revient à une sorte de fidéisme, qui “présuppose une foi irrationnelle, comprenez : non justifiable rationnellement, en la raison “. “ Un acte de foi. “

Ce que Bartley souligne avec Popper et remplace par l’axiome “Un énoncé n’est rationnel que s’il est critiquable”. Sinon, on tombe dans l’axiome de Zénon d’Eléa (-500/...) : “Ni toi, ni moi ne prouvons ce que tu affirmes” (“Tu quoque”). Sinon, on peut aussi bien devenir un irrationaliste qu’un rationaliste : il n’y a pas de raison primordiale après tout ! Albert soutient à cet égard que l’essence de la raison ou de la raison de la rationalité est en définitive “une intuition indubitable” -- “une évidence” (a.c., 92).

Note.-- Ce qui nous amène à Dilthey et Wundt, par exemple -- Albert sur un énoncé rationnel : “S’il est critiquable, alors il est rationnel”.

2. La théorie critique.

Avec K.-O. Apel (1924/2017), l’accent est mis sur l’acte de langage, c’est-à-dire la communication avec autrui. Pour lui, en effet, dans le savoir, le parler et l’agir, la raison, comprenez : l’axiome de la raison, est toujours déjà posée comme une évidence indubitable. Chercher une raison, c’est se rabattre sur cette évidence. De sorte qu’il existe un “motif ou raison finale” de la raison philosophique, par exemple.

En d’autres termes : bien qu’Apel n’exclue pas la nécessité de la critique, il croit en un “fondement” indubitable.

J. Habermas (°1929 ; Frankfurter Schule) place l'action communicative au centre. Lorsque les gens se concertent entre eux, la raison et, entre autres, l'axiome de la raison sont présupposés. Comme chez Apel.

Mais un fondement définitif - un axiome de la raison - n'est pas dans l'esprit d'Habermas : il est un fallibiliste (comparable à Popper), c'est-à-dire que toute activité de la raison est essentiellement faillible. A. Wellmer, F. Kambartel, en critiquant le dernier fondement d'Apel, vont même plus loin : il n'y a pas de critère fixe qui permette de distinguer les jugements vrais des jugements faux.

Note - Ce qui revient à dire que toute phénoménologie et toute logique échouent !

3. Le déconstructionnisme - La figure centrale est J. Derrida (°1930) - Il croit que le fonctionnement de l'axiome de la raison peut être observé partout dans notre culture - aussi et surtout dans les universités.

Si l'on "fonde" l'axiome de la raison, alors soit dans un raisonnement circulaire vicieux (pour le prouver, il faut le mettre en premier), soit dans "un abîme (c'est-à-dire qu'il n'y a ni fondement ni raison). " Il est sans fondement et donc abyssal " (a.c., 96). S'opposer à l'axiome de la raison reviendrait à faire preuve d'irrationalité. Mais se contenter de le poser d'abord comme un rationalisme traditionnel ne va pas non plus : la raison (note : telle que Derrida l'interprète) ne peut pas se "justifier".

En d'autres termes : pour la raison (telle qu'il l'entend), il y a un présupposé, une "origine" (sur laquelle Derrida ne sait pas grand-chose à nous dire non plus).

Note : Derrida, écrivain compliqué, se trompe parfois sur des mots et des termes nouveaux qui, à y regarder de plus près, ne sont pas si nouveaux.

Par exemple, il n'est pas d'accord avec Popper lorsqu'il appelle le "fondement" de la raison la croyance "irrationnelle". Ainsi, la mystérieuse "origine" de la raison est toujours rationnelle quelque part, mais plus au sens moderne-éclairé.

"L'altérité de la raison"

Critique-t-on la raison au nom de cette raison elle-même ou "au nom de quelque chose d'autre que la raison". Dans ce dernier cas, on parle de "l'autre de la raison".

Par exemple, dans M. Foucault, *Histoire de la folie*, (1961), l'autre de la raison est appelé "folie". Pratiquement, seul le langage d'un aliéné - et non un langage rationnellement clair à son sujet - peut parler de folie, - derrière lequel se cache la pensée de Foucault selon laquelle un aliéné ne sait pas comment se faire une place dans un monde rationnel et, précisément à cause de cela, "met en lumière" l'échec de ce monde rationnel dans son comportement insensé.

W.W. Bartley sur la philosophie et la théologie de l'engagement.

Echantillon bibl.: W.W. Bartley, *Flucht ins Engagement (Versuch einer Theorie des offenen Geistes)*, (Escape into Commitment (Attempt at a Theory of the Open Mind)), Munich, 1962 (// The retreat to Commitment).

Le livre prend position contre une tendance néo-protestante en la personne de K. Barth (1886/1968), E. Brunner, R. Niebuhr, P. Tillich et autres.

1.- Critique du rationalisme.

Même la raison avec ses sciences, si bien considérée par les esprits éclairés, n'est pas sans axiomes. C'est-à-dire que l'idéal rationaliste d'une science sans préjugés, sans axiomes, fait défaut.

Eh bien, ces axiomes sont eux-mêmes indémontrables de manière apodictique (absolument irréfutable). Ce qui est démontré par les recherches fondatrices de la raison et de ses sciences. La raison au sens éclairé et ses sciences ne présentent pas une preuve "rationnelle" absolue. On n'arrive qu'à une "plausibilité", une "probabilité".

2.- Tu n'es pas non plus comme moi.

Ni toi, rationaliste, ni moi, protestant croyant à la Bible, ne prouve de manière apodictique ce que tu prétends concernant les fondements.

En d'autres termes : il y a une dose d'irrationalité au cœur même du rationalisme éclairé. Moi, le protestant, qui entends le reproche de toi, rationaliste, que je crois sur des fondements irrationnels - bibliques -, je constate que toi aussi tu ne prouves pas strictement tes fondements comme tu le voudrais en tant que rationaliste.

Eh bien, moi, croyant biblique, je prends un engagement, c'est-à-dire une volonté, qui sans preuve apodictique implique néanmoins une vie et une pensée bibliques. En anglais : 'commitment' ; en français : 'engagement' c'est-à-dire une décision de volonté ou un 'saut' sans certitudes apodictiques, -mais avec des probabilités. C'est ce que vous, rationalistes, appelez "irrationnel".

Eh bien, puisque votre raison et ses sciences ne fournissent pas non plus de fondement apodictique, votre conviction rationaliste est aussi fondamentalement un engagement avec des raisons ou des motifs seulement probables.

3. -- La différence.

La différence est que moi, croyant biblique, j'admets ouvertement et honnêtement que, rationnellement parlant, je fais un pari, alors que vous, fondamentalement tout aussi irrationnel, c'est-à-dire ne travaillant qu'avec des vraisemblances, faites un pari rationaliste mais ne voulez pas l'admettre ouvertement et honnêtement. Vous parlez de "rationalité" : une rationalité prétendument apodictiquement prouvée, alors qu'il n'y a qu'une rationalité probable sur laquelle fonder votre saut ou votre pari.

Note - Nous mentionnons en passant K. Hübner, *Die Wahrheit des Mythos*, (La vérité du mythe), Munich, 1985, dont la thèse est : la science moderne n'est pas supérieure au mythe, ni en ce qui concerne la véracité, ni en ce qui concerne la rationalité. Car la science et le mythe ont tous deux pour raison ou fondement des axiomes ontologiques et autres radicalement distincts qui sont tous deux également indémonstrables (comprendre : apodictiques).

Le mythe est une vision du monde aussi logiquement cohérente que la vision du monde scientifique. La capacité explicative du mythe est même plus complète (holistique) que celle de la science moderne, car le mythe peut aussi expliquer des événements accidentels (comprendre : “ accidentel “ signifie ce qui n'obéit pas - apparemment - aux lois scientifiques) grâce à un appel à un événement sacré (comprendre : penser à un rite par exemple).

Hübner prend la mythologie grecque comme modèle applicatif : Les mythes grecs sont régis par la rationalité tout autant que la science.

Note : On voit que le même schéma est à l'œuvre que celui des néo-protestants : “Tu aussi bien que moi” est apodictiquement rationnel. Je suis, tout comme toi, sérieusement rationnel, et non irrationnel sans plus”.

Bartley -- Sur les traces de son maître K. Popper, Bartley cherche une réponse appropriée à Barth et al. -- Il accuse la philosophie et la théologie de l'engagement d'une fuite dans l'irrationnel. “Retraite vers l'engagement. Au moins si l'engagement :

a. Conçu de manière relativiste (en prétendant que tout engagement est équivalent : un nazi s'engage et un croyant biblique s'engage mais rationnellement ils diffèrent).

b. Conçu de manière individualiste (l'engagement peut être interprété comme si individuel que l'humanité est réduite à un tas d'atomes) -- Bartley : Même si l'élan de nous, rationalistes, est dans une certaine mesure irrationnel, nous sommes ouverts à l'enquête critique et à la discussion. Le déploiement, oui, mais pas sans une analyse rationnelle des raisons - peut-être seulement probables - de ce déploiement.

Bartley note immédiatement qu'à l'origine, les protestants rejetaient la raison comme une “putain” (Luther), tout en essayant de suivre le rationalisme éclairé. Avec le déploiement des protestants, cependant, la raison ne persévère que comme une putain, c'est-à-dire un pouvoir imperméable à la Bible.

Remarque : il convient de noter que certains protestants, comme Barth par exemple, étaient au moins fondamentalement ouverts à la critique.

La critique de la raison.

Habituellement, on parle de I. Kant (1724/1804) lorsqu'on évoque la critique de la raison. Mais il ne s'agit que de la forme moderne, "éclairée", de cette critique.

On lit par exemple Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats*, Ed. d. Rocher, 1979, surtout o.c., 151ss., où elle parle de Zénon d'Eléa (-500/ ...), l'élève de Parménide. On peut résumer le schéma logique du raisonnement de Zénon par "Ni toi ni moi ne prouvons radicalement ce que tu affirmes." Ce qui revient à dire que la raison des deux positions ne prouve pas de manière apodictique (irréfutable, définitive).

Aristote qualifiera plus tard une telle situation dans le raisonnement de "dialectique" : les deux raisonnements sont valables mais pas de manière décisive.

Le scepticisme.

E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde*, (La philosophie des mathématiques), Anvers/Nimègue, 1944, 87, dit : "Les opinions contradictoires défendues sur certaines questions par différents praticiens de la philosophie et de la science positive font jouer le scepticisme les uns contre les autres."

En d'autres termes : la même raison en tant que puissance arrive à des conclusions contradictoires en la personne de raisonneurs différents.

Conclusion : faire appel à la "raison", comme le fait le rationalisme sous toutes ses formes, y compris les modernes, c'est faire appel au "rien", car une affirmation (contradictoire avec une autre) détruit. Après tout, existe-t-il une quelconque réalité à propos de laquelle aucune opinion contradictoire n'a été exprimée au cours de notre histoire occidentale "rationnelle" (rationaliste) ? Examinons le pluralisme aujourd'hui : l'islamiste raisonne ; l'athée raisonne. Toutes les visions de la vie et du monde raisonnent.

Où il apparaît que ce sont les axiomes qui jouent le rôle décisif. Comme *la Logique de Port-Royal* le précisait à l'époque : la plupart du temps, les gens raisonnent précisément mais à partir de présupposés toujours changeants qu'ils avancent comme des vérités fixes et qu'ils tentent de rendre vrais avec la raison comme faculté.

S'il s'avère donc qu'aucun sujet ne peut jamais être énoncé sans opinions rationnelles (raisonnement) contradictoires, l'appel à la raison de la part des rationalistes est un appel à une prémisse indécidable. Que faire d'une aporie, d'une indécidabilité, concernant les fondements de l'existence ?

Quelle est la modernité des primitifs et comment sont-ils modernes ?

Nous prenons un exemple dans l'ethno-pharmacie.

Exemple bibl.: J. Raillon, *Alchimiste des plantes*, Paris, 1983, 64s. (Un exemple frappant).

1904 - En Namibie, alors Afrique du Sud-Ouest allemande, une rébellion d'"indigènes" est réprimée. Après la bataille, un Khoïn (dans la langue des Boers "Hottentot") est emmené dans une clinique de Nababis (Marienthal).

Ses blessures étaient nombreuses. Les balles ont été immédiatement retirées mais les plaies ne se referment pas : l'hémorragie externe continue et les coagulants ne semblent pas fonctionner. Il a été décidé qu'il fallait un cas désespéré.

Le Khoïn en phase terminale, cependant, s'est rendu compte que les gens l'abandonnaient : il a demandé que le magicien de sa tribu soit autorisé à s'occuper de lui. Son "dernier souhait" a été exaucé.

Les Blancs, les médecins, les infirmières, étaient soit amusés, soit indifférents, soit curieux. En leur présence, le magicien saupoudre les plaies d'une poudre grisâtre. Il révèle qu'il s'agit de la racine pulvérisée d'une "plante" de la région mais en tait le nom. Le scepticisme autour de lui est grand.

Mais dès le lendemain, les plaies se referment et quelques jours plus tard, le Khoïn peut se promener dans le jardin de la clinique. Stupeur générale ! Comme le guérisseur refuse catégoriquement de révéler son nom, un homme blanc utilise son chien policier pour suivre les traces du guérisseur et tombe sur une plante que le Khoïn appelle "griffe du diable" (*harpagophytum procumbens*).

Immédiatement, des échantillons sont envoyés en Allemagne. Des études scientifiques confirment non seulement les pouvoirs de guérison de la coagulation de la plante, qui ne pousse qu'en bordure du désert namibien, mais des tests prouvent qu'elle "fonctionne" comme analgésique et comme régulateur des taux de cholestérol et d'acide urique.

Le lien "cause/effet" (ou du moins "présage/séquence") est censé être une intuition moderne qui fait défaut aux prémodernes. Après ce fait, qui oserait prétendre que les "primitifs" ("sauvages", "gens de la nature") manquent de cette intuition typiquement moderne ?

Au milieu d'un grand nombre de rites prémodernes, parfois bizarres, se cachent apparemment des idées vraiment modernes. Ainsi, les primitifs sont déjà modernes là où les modernes sceptiques font preuve d'une ignorance prémoderne.

Dans quelle mesure les médecines anciennes et du milieu du siècle sont-elles modernes et comment ?

B.K. Holland est membre de la faculté de médecine de Newark (N.J.). Dans un article publié dans Nature et reproduit dans Courrier International 198 (13.08.1994, 30) il dit ce qui suit.

1. Disséquer méthodiquement un nombre incalculable de plantes (...) est très coûteux. Car les méthodes scientifiques qui dépendent du hasard ne donnent pratiquement aucun résultat. Par exemple, le National Cancer Institute a disposé de 114.000 extraits de plantes provenant de 35.000 espèces végétales et n'a pas trouvé un seul principe actif anticancéreux.

2. Il existe une autre solution. Les croyances populaires et les guérisseurs d'autrefois ont prouvé qu'ils avaient beaucoup à nous apprendre. Presque tous les médicaments à base de plantes utilisés aujourd'hui aux États-Unis, comme la réserpine, la quinine, la digoxine, la digitoxine, la d-tubocurarine, la morphine, la codéine, ont été découverts grâce à une recherche scientifique approfondie des croyances populaires.

“Médecine traditionnelle”.

Il s'agit de la médecine occidentale prémoderne connue par les textes de l'antiquité grecque et latine, du Moyen Âge et de la Renaissance. Or, de nombreux ouvrages de médecine traditionnelle décrivent de nombreuses plantes et autres substances actives qui n'ont pas été étudiées méthodiquement depuis longtemps.

Chez les Grecs et les Romains, par exemple, on trouvait dans la nature le silfion (Lat. : silphium), une fêrulle (...). Le médecin Soranos (Lat. : Soranus) (98/138) recommandait le silphion (par voie orale) comme abortif. Des expériences récentes sur des rongeurs ont confirmé que des extraits de plantes apparentées au silfion (le silfion lui-même a disparu) empêchaient la fécondation et la nidification.

Il en était de même pour la mentha pulegium (pennyroyal) qui était considérée comme un abortif dans l'Antiquité et au Moyen Âge. Des études récentes prouvent que son principe actif, le pulegon, provoque l'avortement chez les animaux et les femmes.

Conclusion. - Holland, spécialiste en médecine préventive et en hygiène sociale, propose que les pharmacologues et les experts en médecine traditionnelle travaillent ensemble : “Des textes anciens - testés à l'aide de méthodes modernes - peuvent émerger de nouvelles substances médicinales qui, de plus, n'auront pas coûté cher”.

Les religions lunaires sont-elles modernes et comment le sont-elles ?

A. Lefèvre, *La religion*, (Religion), Paris, 1921, 329/334, explique brièvement mais de façon suggestive - bien qu'il soit athée - combien les religions lunaires sont fréquentes sur tout le globe (il les appelle un type d'astrolâtrie, culte des corps célestes). Il note les fortes croyances des primitifs concernant le lien entre la lune, ses énergies et les plantes.

Note. - D'un ton moqueur, il note comment la sagesse populaire actuelle sur le sujet articule encore l'influence de la lune dans les proverbes populaires..

Extrait de la Bibl. : A. Crisinel, *Jardiner avec la Lune ? (Les preuves se mettent à germer)*, (Garder avec la Lune ? (Les preuves se mettent à germer)), in : *Le Temps* (Genève) 28.04.1998.

Galilée qui, par préjugé contre l'astrologie, niait farouchement toute influence de la lune sur les marées (il ne voulait même pas l'étudier), va se retourner dans sa tombe : la très scientifique revue *Nature* rapporte que, tout comme les océans, les arbres - selon des mesures très précises - se dilatent et se contractent de quelques centièmes de millimètre en 25 heures, avec la lune.

Un groupe de travail de l'université de Trente (Italie) a effectué des mesures sur le tronc d'une demi-douzaine d'arbres (l'épicéa commun (*picea*), le sapin, le noyer par exemple) en Toscane. Résultat : elle a noté les dilatations et les contractions mais n'avait aucune hypothèse (explication) à leur sujet. Ernst Zürcher, un dendrologue suisse, le confirme à partir de ses propres recherches.

L'érudit a été intrigué par un certain nombre de "dictons lunaires" qui donnent la priorité aux agriculteurs. En effet, il a déjà prouvé que la germination des plantes est effectivement influencée par les phases lunaires. Toutefois, il faut noter que "si la lune, dans sa phase ascendante, favorise la germination de la plupart des espèces végétales qu'il a étudiées, elle peut agir comme un inhibiteur pour d'autres espèces" (a.c.). Avec le service océanographique de la Marine française à Brest, il a testé les chiffres des variations quotidiennes en Toscane : "La corrélation est parfaite."

Note.-- Zürcher a remarqué que même les troncs abattus réagissent encore à la lune dans la mesure où le cambium (tissu de croissance incluant les canaux d'humidité) est encore "vivant". Ce qui, bien sûr, soulève des questions. Zürcher : "Peut-être que les mouvements de va-et-vient de l'eau dans les cellules changent avec la lune.

Note : Ceci est bien sûr du grain à moudre pour le New Age !

L'homme typiquement moderne : il peut se faire lui-même.

Considérons un extrait de G. Pic de la Mirandole (1463/1494), *Oratio de dignitate hominis* (littéralement : Discours sur la dignité de l'homme), cité par B. Vedder, De mens als "cusa sui" en de vraag naar zin, (L'homme comme "cusa sui" et la question du sens), in : De owl van Minerva 9:1 (1992 : automne, 3/18).

Le texte en question "au début de l'ère moderne peut être qualifié de caractéristique de la vision occidentale moderne de l'homme" (selon Vedder).

De la Mirandola met les mots dans la bouche de 'dieu' (qui n'est certainement pas le Dieu biblique)" - Voici le texte.

Nous ne t'avons donné, Adam, aucune demeure particulière, aucun visage propre, aucune tâche spéciale, afin que tu puisses acquérir et posséder cette demeure, ce visage, cette tâche que tu préfères, selon ta propre volonté et ton désir.

Pour tous les autres êtres, la nature est fixée et limitée dans le cadre des lois prescrites par Nous. -- tu la détermènes toi-même : aucune limite ne t'empêche, selon ta libre volonté que Je t'ai confiée.

Je t'ai placé au milieu de l'univers pour que de là tu puisses plus facilement voir tout ce qui se trouve dans le monde autour de toi. Nous ne t'avons pas non plus fait céleste ou terrestre, mortel ou immortel, pour que, comme un artiste libre et souverain, tu puisses te façonner et te modeler dans la forme que tu choisis.

Tu es libre de dégénérer vers l'inférieur - le règne animal - mais tu peux aussi t'élever vers le supérieur - le règne divin - par ta propre volonté.

Note : Qu'est-ce qui différencie précisément l'interprétation du Dieu créateur de Della Mirandola de celle de la Bible traditionnelle ? En raison du changement très net de l'accent mis sur la liberté presque absolue de l'homme moderne. En témoigne l'omission du Décalogue (les dix commandements) dans la création même de l'homme.

Dans la Bible, Yahvé crée effectivement un être humain radicalement libre, mais en incluant dès le départ, dans la définition même de cette liberté, le code de conduite avec lequel cette liberté effectivement radicale doit compter et auquel son destin est attaché : "Afin que mon esprit (note : la force vitale donnée par Dieu) ne soit pas responsable de l'homme sans limite, puisqu'il est chair (note : être terrestre et sans conscience)" (Gn 6,3). En d'autres termes : la liberté de la frontière sauvage a un enjeu, à savoir si la force vitale donnée par Dieu est disponible ou non pour elle.

Libre-pensée (libertinage).

Echantillon bibl.:

-- A. Adam, *Les libertins au XVIIe siècle*, Paris, 1964 ;

-- J.-p. Dubost et autres, *L'Enfer de la Bibliothèque nationale 7*, Paris, 1988, s'attarde entre autres sur les Oeuvres érotiques du XVIIe siècle.

-- Cl. Reichler, *L'âge libertin*, Minuit, 1987.

Reichler définit l'âge libertin : de 1680 à 17897 - Néanmoins, il est certain qu'il existait un libertinage typique du milieu du siècle (contre lequel réagissait, entre autres, la minne (lyrique) anoblie (cf. D. de Rougemont, *Amour et occident* (1938) sur la minne ('amour', 'love') chez les troubadours du sud de la France).

Le libertinage français a des origines italiennes, entre autres. Ainsi : Pietro Aretino (1492/1556).

1620.-- Adam, o.c., 7.-- "Vers 1620, le libertinage ("libertinage") devient un feu roulant qui emporte une bonne partie de la jeune noblesse parisienne."

Pour l'anecdote, Descartes a alors 24 ans, et Galilée a ses premiers ennuis.-- Cela dessine l'atmosphère de détachement.

a. Th. Vilau, un poète, fait son coming-out ouvertement. Conséquence : sur ordre royal, il est emprisonné.

b. P. Bayle (*Dictionnaire historique et critique* (1696/1697 ; une première histoire de la philosophie typiquement "moderne") se cache derrière le masque de "honnête homme".

c. Le libertinage du XVIIIe siècle devient théâtral. Ceci au milieu d'une culture qui l'inhibait.

Axiomatiques. -- Adam, o.c., 12s. -- Le libertinage est fondamentalement un libertinage, -- éclairé-rationaliste. Il se considère élevé comme tel au-dessus des "gens du peuple" livrés aux délires du "bon sens", -- au nom de la raison.

Ainsi Th. de Viau ou G. d'Orléans (ce dernier : *les quatrains de déiste*), composent le rationalisme vers 1624. Un libre penseur comme la Mothe le Vayer (1588/1672), "chrétien" septique radical, devient néanmoins le "précepteur" (éducateur privé) de Louis XIV (1661/1715), le Roi Soleil.

Gassendi (1592/1655), rival de Descartes, était "en avance sur son temps" dans son rationalisme. Dans tout cela, sachez que la "raison" signifie la raison qui se détache de la "tradition" (= le christianisme établi (église) et le spiritualisme (croyance en Dieu et en l'âme)). Dieu est mort et son décalogue devient lettre morte. Ceci est, fondamentalement, la racine (axiome de base) des libres penseurs.

L'épistémologie.

La racine est la perception séculaire, resp. la perception et la pensée : cette terre visible et tangible et son environnement cosmique sont le biotope dans lequel vit le libre penseur, resp. le libre penseur.

Nature

La libre pensée est un naturalisme, objet de la physique, est régie par “le destin” ; le destin, comme une sorte de loi suprême. En tant que “première puissance ou puissance primordiale” (on voit que le Dieu de la Bible est remplacé) - première puissance - le destin a ordonné la nature et ordonne sans cesse cette nature. Il ordonne aussi nos vies, les programme.

La vie,

plantes, animaux, humains - a pour prémisses la présence et l'activité de “principes vivants” qui passent d'une forme de vie à une autre. Dans un mouvement éternel.

L'éthique.

Le libertaire - libre penseur est empiriste (s'appuie sur la perception sensorielle resp. la sensation), conceptualiste (construit des “concepts” (notions) au sein de sa conscience moderne), expérimente en fonction de ses concepts et de ses perceptions ou sensations.

Adam.- Un type de libertin se comporte de manière lascive-violente, l'autre de manière froide-calculatrice.

En passant... - Axiome dans le domaine du comportement : le libertin libre penseur se sait si libre, resp. libéré de toute norme ou institution, qu'il s'adonne à l'une des deux manières mentionnées (ou alternativement).

La femme occupe une place centrale dans ce contexte, mais elle est alors interprétée comme un corps érotique.

H. Herr, Du scepticisme de Gassendi, 14/15 : on était plus libertin par le genre de vie qu'on menait que par le genre de pensée. D'abord, s'absorber dans les jouissances. Après cela : tenir des axiomes flottants.

Adam : “La vie libertine exaspérante des uns, la vie libertine érudite des autres (note : ‘esprit fort’) et la vie libertine insaisissable, qui se déroule tranquillement tout au long du siècle, ont accompli une véritable révolution dans les valeurs éthiques”.

Note : Ce que nous appelons “sexe” aujourd'hui, surtout depuis la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), est la forme de libertinage et de libre pensée qui s'est répandue des États-Unis vers l'Europe et le reste de la planète.

Le cartésianisme comme pensée et vie modernes.

Exemple bibl.: U.P. Jauch, *Die Stärken einer Ethik der Schwäche* (Descartes' Gedanke der "morale par provision"), (Les forces d'une éthique de la faiblesse (l'idée de Descartes de la "morale par provision"),), dans : Neue Zürcher Zeitung 21.09.1996.

Dans le sillage de Montaigne (1533/1592), R. Descartes (1596/1650) a posé les "fondements" de la pensée et de la vie typiquement modernes.

1637.-- *Discours de la méthode.*

1647. -- Dans une Lettre à l'abbé Picot, qui a traduit en français les *Principia philosophiae* de Descartes, Descartes parle de la fameuse métaphore : son idéal de pensée ressemble à un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique, les branches toutes les autres sciences (avant tout la mécanique, la médecine et aussi la morale). La philosophie morale honore Descartes comme le stade le plus élevé et le dernier de la sagesse, car elle met en avant la connaissance totale de toutes les autres sciences. En d'autres termes : elle s'oriente vers une science du comportement strictement scientifique et donc rationnelle.

Remarque : étant donné le rôle fondamental de la physique à l'époque, le système de Descartes peut être qualifié de physicalisme, ce que l'on observe encore aujourd'hui, jusqu'aux sciences médicales établies, par exemple.

Le rationalisme moderne typique.

L'arbre est l'œuvre de la raison. Mais alors une raison révolutionnaire. Car si l'on s'appuie sur ce que d'autres - c'est-à-dire la grande tradition - ont fait et pensé, il est difficile de faire quelque chose de "juste" (comprendre : rationaliste). Ainsi, l'éducation qui procède de cette manière - établie dans la tradition - s'appuie sur ce que les autres ont fait et pensé et est en même temps une source d'irrationalité : le propre effort de recherche individuel - aussi scientifique que possible - est la véritable source de vie et de pensée rationnelles, -- comprendre : rationalistes - éclairées.

Remplacer la "vieille" ville par la "nouvelle" ville.

Les vieilles villes sont "ordinairement mal bâties" s'entrecroisant en ordonnant les bâtiments. Descartes propose de laisser l'ingénieur (concept tel qu'il est alors) construire la ville nouvelle "en toute liberté" (non entravée par la tradition) selon la volonté d'"un certain nombre de personnes raisonnables", -- "raisonnables", c'est-à-dire éclairées par le rationalisme.

L'historiquement cultivé cède la place au rationnellement-scientifiquement construit.

Remarque - Son *Discours de la méthode* reflète ce que nous venons de décrire comme une conception cartésienne typique de la pensée et de la vie.

Vers une morale rationaliste.

Descartes : “Va-t-il aussi, dans le domaine moral, “rejeter radicalement l’éducation traditionnelle” ? Car telle est la tendance fondamentale de sa pensée et de sa vie.

En prévision de l’idéal réalisé.

Comme le dit très justement Jauch : “L’arbre de la connaissance n’est - à l’époque de Descartes - pas encore mûr jusqu’au fruit inclus. Néanmoins, nous ne pouvons pas suspendre l’action jusqu’au jour où la consommation attendue de la science globale (note : l’arbre : de la métaphysique à la morale) sera un fait. “

Le doute radical-sceptique de la tradition est situé : même Descartes vit au milieu d’un monde extérieur avec ses données et ses interrogations qui ne tolèrent aucun délai de réponse.

La métaphore de Descartes.

Il ne suffit pas de raser la vieille maison, alors que la nouvelle maison (note : l’arbre scientifique totalement élaboré) n’est pas encore là ! Selon Descartes lui-même. Il est urgent de trouver un abri provisoire. Dans le domaine moral, ce logement provisoire s’appelle “la morale par provision”, le code de conduite provisoire - pas encore radicalement éclairé par le rationalisme. Nous vivons désormais sur une “provision”, un “stock” de règles de conduite.

La modestie de Descartes.

Descartes ne parle pas d’une théorie contraignante du comportement consciencieux, par exemple sous la forme de présuppositions fixes ou même de commandements. “Avec un jeu de langage qui reste vague (...)”, il ne se préoccupe “que de trois ou quatre maximes, règles de conduite.

Elles sont indiquées en passant. Par exemple, intégrer la religion et les lois transmises dans sa vie. Éviter les extrêmes. S’appuyer en tout cas sur les actes - et non les paroles - du plus spécial de ses semblables.

Le probabilisme.

Tout ce qui semble plus probable que le reste en termes de comportement doit être préféré “comme si c’était absolument certain.” L’environnement étant difficile à modifier, il est préférable de modifier ses propres désirs.

Cependant, il finit par se baser uniquement sur l’évidence, après recherche, et non sur ce qui n’est pas apparent personnellement (ce qui est alors reprendre son point de départ).

Conclusion - Avec cette morale intermédiaire, Descartes semble toujours d’actualité : l’humanité rationaliste discute encore des fondements d’une morale “rationnelle”. La nouvelle maison n’est pas encore là.

Le rationalisme cohérent du marquis de Sade.

Il s'agit de D.A.Fr. de Sade (1740/1814),-- l'homme du sadisme.

Quelqu'un a écrit un jour que, comparé à lui, le nihilisme (réduction des valeurs supérieures) du Père Nietzsche (1844/1900) passe pour le discours d'une vieille dame. En effet, de Sade tire des axiomes de la pensée éclairée des conséquences libertines extrêmes.

Sa bibliothèque... A. Carter, *La femme sadienne*, Veyrier, 1979, 65s, souligne son rationalisme. La féministe souligne :

a. Des romans tels que Cervantès, *Don Quichotte de la Manche* (1605-1), et Mad. de Lafayette, *La princesse de Clèves* (1678) ;

b. Des ouvrages rationalistes tels que Voltaire, *Oeuvres complètes* (85 volumes) et J.-J.Rousseau, *Oeuvres complètes*, (Complete works).

Carter affirme : de Sade soumet le monde de la "rationalité" à une critique libertine, habillée de pornographie. En effet : *Les 120 jours de Sodome* (1787), *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791), *La philosophie dans le boudoir* (1795) sont des pornos que le Petit Larousse (1972) caractérise comme "des romans où les héros sont possédés de la tendance à torturer des âmes innocentes (sadisme), mais importants parce qu'ils exposent "la révolte d'un homme libre contre Dieu et la société" ". En d'autres termes : ce sont des romans philosophiques.

Une connaissance de soi cynique.

Simone de Beauvoir (1908/1986 ; la célèbre existentialiste), dans son ouvrage *Faut-il brûler de Sade ?*, cite de Sade lui-même : "Autoritaire, colérique, sans mesure ni but. Quant au comportement moral, il est livré à une fantaisie confuse qui n'a pas d'égale. Athée jusqu'au fanatisme. En bref : je suis comme ça ! Tuez-moi ou prenez-moi comme je suis, car je ne me changerai jamais".

Quelques faits. - Sa famille parvient à le marier à l'âge de 23 ans. Dra fait circuler des rumeurs : les minutes des procès d'Arcueil (1768) mentionnent qu'il a "fait subir à une délatrice, Rose Keller, des flagellations érotisantes". Avec son chambellan, de Sade "soumet un groupe de prostituées à plusieurs perversions". Ce qui conduit aux procès de Marseille (1772).

Dans son château de La Coste (Provence, il fonde un groupe sexuel polygame avec des relations homosexuelles". Indulgences avec des mineurs incluses.

Note.-- H. Leyser : *Rationaliteit in een perverse graad* (La rationalité à un degré pervers). (in : Antaios II (1961) : 6 (März), 515 et suivants).

Note - Le comportement de Van de Sade démontre son nominalisme qui déconstruit toutes les réalités supérieures, sacrées, inviolables (“idées”) comme de simples “noms”, des sons de mots creux. Empiriquement, il fait par exemple des impressions (sensation) sexuellement torturantes. Conceptuellement, il construit des concepts (conceptions) avec lesquels il “justifie”, “fonde” son comportement. Dans un tel état d’esprit (axiomatique), il expérimente avec son propre corps et celui des autres. Comme les libertins libres-penseurs... Comme beaucoup de nos confrères d’aujourd’hui. En vertu de la libre modernité.

L’ontologie.

R. Dasne, *Les matérialistes Français de 1750 à 1800*, Paris, 1965, 88s, cite de Sade où il fait dire à la Durand, matérialiste, à ses amis : “Mes amis, plus on étudie la nature, plus on dérobe ses secrets, plus on connaît son énergie”.

Voilà l’axiome de base : la nature, rien que la nature, -avec son énergie, rien que son énergie.

B. d’Astorg, *Introduction au monde de la terreur*, Paris, 1945, 30 : “De Sade a utilisé le terme d’énergie dans le sens le plus moderne d’élan vital, c’est-à-dire le dynamisme qui pousse l’homme à se développer brutalement et à se réaliser.

L’athéisme.

La Durand.-- “ (Plus on connaît la nature,) plus on se convainc de l’inutilité d’un dieu. La création de cette idole est entre toutes les chimères la plus détestable, la plus ridicule, la plus méprisable. Cette fable dégoûtante, née chez tous les gens qui sont accablés par le sentiment de la peur, est le comble que la folie humaine puisse accomplir. Je le répète : attribuer à la nature un créateur, c’est la méconnaître. Supposer que “cette première puissance” est guidée par une autre puissance, c’est s’aveugler sur tout ce dont cette puissance primordiale - la nature - peut s’écarter.”

C’est ainsi que parlent les femmes sadiennes : elles sont radicalement soumises aux convoitises des hommes mais, précisément parce qu’elles le veulent de toute leur énergie, elles sont “ sexe enchanteur, plaisir libre et vivant comme les hommes “, comme le dit de Sade elle-même. Elle brise ses entraves comme la nature l’a voulu.

Ce qui fait dire à Angela Carter, o.c., 68 ans, que “De Sade reste un monstre de civilité : à la fois monstrueux et impressionnant en ce qu’il a “peut-être mis la pornographie au service des femmes”.”

Une éthique énergique.

Quelques modèles, notamment pour démontrer son caractère permissif : De Sade, *Justine of de tegenspoed der deugdzaamheid* (Justine ou l'adversité de la vertu), Amsterdam, 1978-11, 318 et suivants. Nous en citons des extraits. "Au même moment, ce libertin a remonté mes jupes" (o.c., 318). "Se balançant comme un moribond, cet incorrigible libertin proférait ainsi de terribles blasphèmes" (o.c., 321).

Note - On voit que de Sade fait de la propagande pour l'athéisme.

Le vol .

Le vol est un signe d'énergie : "L'homme qui est assez négligent pour se laisser voler doit être puni." Accessoirement, le fait d'être charitable est à condamner car "il habitue le pauvre à une série de soulagements qui nuisent à son énergie (résilience absolue)."

Le crime.

Dans Les 120 jours de Sodome, de Sade dit : "S'il est vrai que le crime ne possède pas la "haute" noblesse qu'on trouve dans la vertu, n'en est-il pas toujours la plus haute ? Le crime ne présente-t-il pas constamment le trait de grandeur (...) ? Ne surpasse-t-il pas ainsi - et il le fera toujours - le charme monotone et efféminé de la vertu ?"

Le meurtre.

R. Dasne, o.c., 237. -- "Jamais il ne viendra à l'esprit d'aucune nation sensée de condamner le meurtre comme un crime. Pour que le meurtre soit un crime, il faudrait que la destruction d'une possibilité y soit mise en premier lieu. Or, nous venons de voir que cette proposition est inacceptable". Je le répète : le meurtre n'est qu'un changement de forme dans lequel ni la loi - propre au domaine biologique (plantes, animaux, êtres humains) - ni la loi de la nature ne perdent rien.

Au contraire, les deux lois y gagnent. Alors pourquoi punir un homme simplement parce qu'il a rendu une partie de la matière aux éléments de la nature ? En particulier : en tuant quelqu'un, le criminel accélère le processus de détérioration de son corps. Matériellement parlant, même un être humain - comme tous les corps de la nature - est une portion de matière. De la matière, rien de plus.

Qui plus est, cette portion de matière retourne par nécessité aux éléments de la nature. Ces éléments, une fois retournés à eux, utilisent cette portion de matière pour créer de nouvelles formes. Une mouche vaut-elle plus qu'un pacha ou un capucin ?"

Érudits et libertinage.

Echantillon bibl. : Claartje Hülsenbeck/ Jan Louman/ Anton Oskamp, *Het rode boekje voor scholieren*, (Le petit livre rouge pour les écoliers), Utrecht, 1970-1, 1971-8.

Les enseignants “ contemporains “ qui se disent “ enseignants critiques “, “ en coopération avec leurs élèves “ mettent en avant une sorte d’anarchisme. “Au nom d’une plus grande justice dans la société”. - L’axiome de base - ils constatent que :

1. les parents manipulent les enfants,
2. les enseignants manipulent les étudiants,
3. les ‘patrons’ les bourreaux de travail,
4. les gardiens les personnes âgées.

En d’autres termes, la société établie est un réseau d’”injustice”.

La moralité sexuelle.

De cet axiome, on déduit de façon “critique” que chaque “école critique” devrait avoir une classe pour les jeux sexuels.

La “justification”.

“Si l’on dit dans le journal que quelqu’un a “commis un crime sexuel”, cela semble pire que ce que c’est. Il s’agit de quelqu’un qui ne peut jouir “que” d’une certaine manière, inhabituelle”.

Note. -On observe un réductionnisme nominaliste : les actes sexuels sont réduits à des expériences empiriques qui, sur la base de constructions conceptuelles (“éjaculer seulement d’une certaine manière”, par exemple), sont expliquées, devenant ainsi ouvertes à l’expérimentation. Sans les tabous traditionnels et établis.

Pour continuer.

1. Si vous lisez que quelqu’un a agi de manière immorale, il a généralement ouvert son pantalon et montré son pénis : on l’appelle alors un “exhibitionniste”.
2. Si vous lisez qu’un homme ou une femme a commis une fornication avec des mineurs, alors cette personne s’est masturbée devant des enfants.
3. Si tu lis qu’un voyeur, c’est un homme ou une femme qui aime regarder comment les autres font : il espionne les couples qui font l’amour et qui se croient seuls... Il arrive que ces personnes soient paniquées. Cela est dû à la façon dont les autres réagissent à leur comportement. Ils ne savent alors plus ce qu’ils font et parfois on en vient à la violence”. (O.c., 100).

Note.- Maintenant que nous vivons depuis août 1996 dans le climat en partie déterminé par l’affaire Dutroux, un comportement erroné comme celui d’un Dutroux apparaît comme “cultivé de manière critique.”

Les textes ci-dessus confondent tout simplement la morale objective avec les “explications gracieuses” des comportements déviants. Ainsi, on peut “comprendre”, c’est-à-dire tolérer, n’importe quoi.

Du moderne au postmoderne : Georg Simmel.

Echantillon bibl.: J.-L. Vieillard-Baron, trad. G. Simmel, *Philosophie de la modernité (La femme, la ville, l'individualisme)*, Paris, 1989.

L'ouvrage est la traduction d'un certain nombre d'articles distincts.

G. Simmel (1858/1918) était un sociologue-penseur allemand. A Berlin, où il a enseigné la philosophie à partir de 1900, il a eu pour élèves G. Lukacz, E. Bloeh, K. Mannheim. Il a écrit, entre autres, *Der Konflikt der modernen Kultur* (Le conflit de la culture moderne), (1918).

Dans le sillage de Hegel, Simmel était un rationaliste pur jus, au sens d'une pensée méthodique stricte. Mais il s'attardait, entre autres, sur des thèmes que le rationalisme traditionnel ne considérait pas comme se prêtant à une analyse éclairée par le rationalisme : la ville moderne (le paysage culturel de l'homme moderne), les femmes ("La modernité affectera-t-elle ou non l'être des femmes ?") et surtout l'aventure (typique de l'individualisme moderne). En ce sens, Simmel est déjà postmoderne.-- On s'explique.

O.c. 305/ 325 (l'aventure)

"La vie dans sa totalité peut être vécue comme une aventure".

a.-- Un contenu vécu dans l'excitation.

L'homme moderne, par exemple, survit à quelque chose de mortel, conquiert une femme, ce qui entraîne un bonheur momentané, joue avec des éléments inconnus et perd ou gagne. De tels contenus ne deviennent aventureux que lorsque la conscience "vitale", l'âme profonde, les vit dans une excitation qui est vécue comme la chose principale.

b.- L'histoire comme aventure.

Dans ce que nous, modernes, vivons, nous trouvons tant de choses qui sont simplement "là" : c'est-à-dire comme des circonstances accidentelles, échappant à notre raison.

Cela s'avère rationnel lorsque nous interprétons la totalité de chaque événement comme étant significatif et immédiatement rationnel et compréhensible pour nous, modernes. Cela s'avère également rationnel lorsque nous expérimentons la totalité de chaque événement comme étant toujours par plus et autre chose que ce qui le précède.

Remarque : Analyser rationnellement le présage est insuffisant pour en déduire rationnellement la suite.

Conséquence : l'historiologie de Simmel, c'est-à-dire la philosophie de l'histoire, contient une dose d'imprévisibilité. Mais les imprévisibles sont invariablement (analysés rationnellement) irrationnels. En voyant cela, Simmel, le rationaliste complet, devient postmoderne, car avec le rationalisme comme axiome, il en vient à percevoir

l'irrationnel qui est "plus et différent" de ce que la raison peut prévoir. La raison contient l'aventure.

Postmodernisme(s).

Le terme "prémoderne" désigne tout ce qui est présent "avant la modernité". Le 'postmoderne' est tout ce qui est présent 'après la modernité'.

Nous nous attarderons sur un type de pensée postmoderne, à savoir le 'différentialisme' (surtout dans le sillage de J. Derrida (1930/...), le déconstructionniste).

Exemple biblique : G. Lernout, *Wetenschap in oorlog*, (La science en guerre), in : Nature et technologie 66 (1998) : 7(juillet), 89/93.

Note : Depuis P.C. Snow, *The Two Cultures*, le désaccord entre alpha ou sciences humaines et beta ou sciences naturelles se poursuit. Caractériser - dans ce contexte - brièvement le différentialisme principalement par sa critique des sciences naturelles.

Après tout, étant donné son importance dans les années 70 et 80 (la pensée différentielle était le principal courant dans les sciences humaines), nous devons nous y attarder brièvement. aux USA, entre autres, l'influence derridiste est grande.

1. -- *Le contre-modèle.*

La "pensée (identitaire) occidentale" supprime, resp. réprime les différences, resp. les disputes entre individus et groupes. Conséquence : les classes inférieures sont opprimées par les classes supérieures, les femmes par les hommes, les cultures non-occidentales par les cultures occidentales, parce qu'elles sont pressées dans un modèle de pensée, l'occidental, qui assure ses propres intérêts (économiques et sociaux) précisément à cause de cela.

2.- *Le modèle.*

Ce modèle culturel occidental est en fait une construction". Pour le "rendre vrai", les penseurs différentiels s'attaquent en premier lieu à la physique moderne, qui est le chef-d'œuvre de l'Occident.-- A la place du modèle architectural de la physique (un piédestal sur lequel la science se construit), le postmodernisme de ce type pose le modèle du réseau.

a. Le monde "réel", comprenez : effectif, n'existe pas.

b. Conséquence : une "vérité" objective, testable à une réalité "présente" ("présence" (Derrida)) en dehors du sujet indicateur, n'existe pas.

Il n'y a qu'une variété d'opinions subjectives présentées comme des 'vérités' (rhétoriquement).

Voyez l'ontologie (par ailleurs nominaliste) de ce postmodernisme. L'humanité "flotte dans un réseau de mots" détaché de toute "réalité" existante en soi.

Appliquée aux sciences (naturelles).

Chef-d'œuvre du rationalisme éclairé, la physique en particulier prétend qu'il existe une réalité objective, indépendante du scientifique en tant que sujet .

En d'autres termes : même la physique, si "objectivement" orientée, est une grande construction humaine qui témoigne du sujet, les scientifiques, et non d'une réalité existant en dehors d'eux. La physique théorique, en particulier, est la cible de nombreux différentalistes (comme de nombreux "créationnistes" (qui interprètent la Bible trop littéralement) ou New Age (qui partent d'un point de vue radicalement différent)).

En d'autres termes, il n'y a pas de différence ou d'écart entre la "vérité" de l'astrologie et celle de l'astronomie, entre les mythes d'origine des Navajos et l'explication de l'univers par la physique moderne. Car dans tous les cas, on construit avec des lettres (écrites) et des mots (parlés) - c'est-à-dire avec le simple "langage" - des visions du monde et de la vie.

Voici la thèse des Derridiens, étayée par ce qu'ils appellent "la sociologie des sciences" : instrument de la pensée "plurielle", il n'y a pas une seule science de type occidental (pour tous les identiques) absolument valable ; il y a une multitude de "vérités", parmi lesquelles se trouve ce type occidental. Ce qu'on appelle le "relativisme de la connaissance".

La rationalité.

Il s'agit, bien sûr, de la raison typiquement moderne.- Carl Sagan, *The Demon - Haunted World (Science as a Candle in the Dark)*, Baltimore, Johns Hopkins University, 1997, réagit ainsi contre la réduction ou la "déconstruction" des sciences professionnelles. Avec une sorte de dilemme.

a. Si tu veux argumenter contre la rationalité, tu dois te demander si tu veux le faire de manière rationnelle ou non.

b.1. Si tu t'approches de la rationalité, tu dois poser comme axiome la rationalité que tu veux éliminer.

Note : "Si tu l'affirmes, il s'ensuit logiquement au moins ce que tu réfutes".

b.2 Si tu abordes la rationalité de manière non rationnelle, alors - en dehors de toute rationalité - tu ne mérites aucun contre-argument rationnel.

Note : Ce dernier point est vrai si l'on renonce à :

- a.** le fait qu'il existe des phénomènes que la physique n'explique pas et
- b.** le fait que la méthode de la physique a aussi ses limites (définies axiomatiquement).

Il faut se référer, entre autres, à A. Sokal/ J. Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Od. Jacob, 1997, qui met en évidence l'ignorance radicale de la physique de grandes figures postmodernes (Lacan, Kristeva, Irigata, Latour, Baudrillard, Deleuze, Guattari, Virilio).

Considérons Lacan qui définit le pénis "physiquement" comme V-1. (racine -1). Ce qui a fait éclater de rire les physiciens !

Morale civile-libérale.

Exemple biblique : K. Klop, *De blinde vlek van het liberalisme* (L'angle mort du libéralisme), in : *Strive* 63 (1996) : 9 (oct.), 844 / 847.-- L'auteur définit d'abord ce qu'est le libéralisme traditionnel.

1.1. Le gouvernement laisse "la bonne vie" à une minorité libre, égale et économiquement indépendante.

1.2. Ces individus ne peuvent pas se nuire mutuellement dans l'expérience du point 1.1.

2. Les relations entre ces individus se déroulent de manière optimale dans un système de marché.

1.- La moralité étroite.

En eux-mêmes, ces principes constituent également "une moralité". Mais il s'agit délibérément d'une morale étroite, c'est-à-dire du type minimum de comportement public nécessaire aux yeux des libéraux pour garantir que des personnes qui peuvent avoir des divergences philosophiques (fortes ou non) puissent néanmoins vivre ensemble en paix.

Soit dit en passant, c'est le pluralisme libéral. Le gouvernement ne crée de l'espace que pour l'individu libre, indépendant, économiquement autonome, qui fait son propre chemin dans la vie tout en étant en concurrence et qui décide lui-même des normes et des valeurs qui sont importantes pour lui et des groupes qu'il rejoint et de ceux qu'il quitte.

Les "valeurs" que l'individu décide librement sont alors autres que les valeurs fondamentales définies par le libéralisme (1.1., 1.2. et 2).

En d'autres termes, les "valeurs" dans cette perspective n'ont pas de réalité objective et donc universellement valable. Elles ne sont pas métaphysiques. Lorsque l'on présente cela, on se heurte à l'ironie sceptique qui rejette facilement une telle chose comme étant "moralisatrice". Les valeurs peuvent être indiquées mais ne sont pas présentées comme généralement valables.

2. La récente moralité élargie.

Réfléchie, la morale étroite mène à l'anarchie ('misarchie', mépris des valeurs). Ou à des attitudes fondamentalistes. "Par choix".

Le libéralisme bourgeois reconnaît ce danger et propose depuis peu - selon Klop - sans ironie, des valeurs telles que le respect des règles, la prise en charge de ses propres responsabilités, l'autonomie mais aussi l'attention à son prochain, l'engagement pour la cause publique, la décence, la tolérance.

Mais - selon Klop - cela ne va pas au-delà des conditions qui garantissent le fonctionnement de l'économie de marché. L'économie ne peut donc pas non plus se passer du (respect des) valeurs. Que l'on ne traite pas avec ironie, .

La théorie des valeurs comme axiomatique.

Axia", lat. : valeur. L'axiologie est la théorie de la valeur.

Exemple bibl. : P. Schotsmans, *De waardeleer als uitweg uit onze beschavingscrisis* (La théorie de la valeur comme issue à notre crise de civilisation), in : notre Alma Mater 1986 : 2, 107/120.

La crise de la métaphysique.

À la fin du Moyen Âge, il n'y a plus d'accord sur l'ontologie, comme c'était le cas depuis les Grecs anciens et en partie sous l'influence de l'Église ;

- a. un être objectif (essence) des choses et
- b. une divinité, également objectivement existante, ont été évoquées.

Conséquence : tout ce qui a de la valeur en soi (objectivement) est devenu l'objet de la raison critique qui décide désormais elle-même de ce qu'est la valeur.

La crise culturelle.

Schotsmans... La profonde crise culturelle dans laquelle nous vivons tous, conduit au fait que les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus prise sur les valeurs qui existent en soi et qui sont inviolables. Les jeunes deviennent immédiatement "sans gouvernail comme ils le sont dans une multiculture pluraliste ; des êtres qui ne peuvent plus déterminer leurs propres valeurs".

Mouvement de clarification des valeurs - C'est le titre d'un livre sous-titré Values and Teaching (*Working with Values in the Classroom*), de L. Rath/ S. Simon (Columbus, 1966-1, 1978-2). Cette pédagogie introduit les valeurs dans le système éducatif lui-même : la valeur de la personne humaine, la personnalité et son développement basé sur les valeurs.

Un point de vue qui gagne du terrain partout. Car sans une axiomatique, un système de données présumées inviolables, la raison moderne est à la merci d'elle-même et des caprices du sujet.

1. Dans la psychologie pratique (dont parle principalement Schotsmans), l'autoritarisme prévaut : Les psychiatres américains, par exemple, contrôlent leurs patients d'une manière trop autoritaire. La soumission exigée tue l'unicité de la personne et ses "potentialités humaines".

2. Dans la psychologie pratique, l'anarchisme règne en maître : tout attachement à des données objectives et à l'autorité est rejeté comme " autoritarisme ".

De sorte que cette seconde tendance se prêtant par nécessité, bien que purement psychologique, introduit néanmoins une doctrine de la valeur : la vérité,-- la polyvalence et la totalité (holisme),-- la justice, la bonté, la simplicité, -- la beauté sont présentées comme des idéaux qui lient une liberté sans frein et sans autoritarisme.

Moralité socio-biologique.

Echantillon bibl : L. Ferry, *Les racines de la morale*, in : Le Point 21.02.1998, 92s

Au passage : Ferry est un athée “ chrétien “. Dans cet article, il discute Jean-Pierre Changeux/ Paul Ricoeur, *Ce qui nous fait penser (La nature et la règle)*, Paris, Ode Jacob. Au mot deux penseurs.

1. J.P. Changeux (1936) est professeur au Collège de France. Dans son ouvrage *L’homme neuronal*, (1983), il donne un aperçu de la biologie contemporaine sur fond de son matérialisme, qui tente de justifier une morale humaine générale.

2. P. Ricoeur (1913/2005)) est un penseur protestant de renommée mondiale. Pendant des années, il a été professeur aux universités de Nanterre (Paris) et de Chicago. Est phénoménologue à la manière allemande.

Thème.

Donné : l’humanité vit selon des valeurs éthiques. Question : ces valeurs éthiques ont-elles comme présupposés simplement notre infrastructure matérielle (surtout nos neurones) comme la biologie commence à le découvrir, ou ont-elles comme présupposés “le ciel des idées” (que Ferry interprète comme “principes abstraits”, propres aux religions et aux philosophies).

Note - Lorsque, comme Ferry, on interprète les fondements de la morale uniquement comme des “principes abstraits”, on passe à côté d’un des principaux principes de notre tradition occidentale, le platonisme, pour qui les idées sont autre chose que des conceptions abstraites humaines.

Ferry est complet sur Changeux mais trop bref sur Ricoeur. Jusqu’ici. Nous l’entendons préciser Changeux.

1.- L’essor des sciences biologiques.

Depuis +/-1965, la génétique et les sciences du cerveau ont connu un progrès sans précédent. Les signes visibles : clonage, grossesse médicalement assistée, traitements médicaux basés sur la génétique, médecine prédictive.

2.- La sociologie comme éthique.

La biologie commence à découvrir comment - bien que sans le centre de vie (que Ferry n’aborde pas) - nos gènes déterminent certains de nos comportements normaux ou pathologiques.

Alors que la sociobiologie connaît un grand succès aux États-Unis, en France, par exemple, un certain nombre d’intellectuels la remettent en question.

Note : Ferry est assez juste pour mentionner brièvement ce désaccord.

L'éthique.

Certains sociobiologistes prétendent expliquer par la sélection naturelle la préférence de l'homme pour certains préceptes moraux - sympathie, solidarité, coopération, altruisme - qui favorisent à la fois la survie et l'évolution de l'humanité.

Changeux sur le sujet.

a. -- *Le paradis.*

Au centre, la nature humaine, en particulier le cerveau, dans lequel Changeux considère qu'un certain nombre de prédestinations morales - présentes chez tous les individus - sont présentes. C'est ce qu'on appelle Ferry : l'universalisme moral.

Ainsi, par exemple, concernant la capacité de découvrir des idées chez son prochain afin de pouvoir le comprendre et éprouver de la sympathie pour lui. De même, les inhibitions qui empêchent la violence (l'autodestruction de l'homme) ou le désir de soulager la souffrance.

b.-- *La chute.*

Les différences, voire les disputes -- appelées relativisme moral par Ferry -- s'apparentent sociobiologiquement à une Chute. Deux causes :

a. les religions car elles méconnaissent l'autonomie de l'homme en introduisant des valeurs qui ont une origine supérieure à l'homme ("le ciel des idées (divines)");

b. les communautarismes qui divisent inutilement les hommes et créent des tensions sur la base de liens de groupe (identités).

Note - Les (socio)-biologistes admettent ici que l'influence des religions et du communautarisme, du moins telle qu'ils doivent la voir (ce sont des éléments de la vie), doit pénétrer profondément dans la biologie de l'être humain au point que les gènes en souffrent et contribuent ainsi à déterminer le comportement.

c.-- *La rédemption.*

"Après la chute la rédemption" (sic, a.c., 93). La science avec son universalisme. Ici Changeux n'argumente plus de manière socio-biologique mais adopte clairement les thèses non-biologiques de J. Rawls (*A Theory of Justice* (1971-1), penseur libéral, et de J. Habermas (de la seconde formule de Francfort ; *Theorie des kommunikativen Handelns* (Théorie de l'action communicative), I et II (1981)). Ce qui revient à une éthique qui forme des opinions discursives.

Dans laquelle, avec Ricœur, on ne voit pas clairement comment les gènes sont précisément à l'œuvre. Ricœur admet les faits positifs de la biologie mais reproche à Changeux c.s. d'extrapoler de la simple biologie à la métaphysique. "Extrapolation" signifie ici un saut logique dont il attend encore les preuves strictes.

Qui est le semblable de l'homme : moi - encore ou non-moi ?

A. Schopenhauer (1788/1860) est connu, en dehors de son pessimisme, pour sa morale fondée sur la compassion ("Mitleid"). Dans ses *Aphorismen zur Lebensweisheit* (Aphorismes sur la sagesse de la vie), il fait référence aux modes d'intuition et s'explique comme suit.

1. *Le bon caractère.*

Le bon personnage vit dans un monde unifié avec son être : les autres ne sont pas pour lui "pas moi" mais "moi de nouveau". Conséquence : son attitude envers tout le monde est une attitude d'amitié. Il ressent une parenté intérieure avec tous les êtres, compatit à leurs hauts et à leurs bas et fait confiance à la même sympathie chez tous les êtres. De là naît sa profonde paix intérieure et son humeur réconfortée, rassurée, contente, qui fait que tous ceux qui l'approchent se sentent bien.

Le bon caractère fera appel à l'aide d'autrui avec autant de confiance qu'il est conscient de la volonté de rendre cette aide aux siens.-- Le magnanime qui pardonne à l'ennemi, traite les méchants avec bonté, est exalté ('erhaben') (...) car il reconnaît encore son propre être même là où il s'est décidément renié.

2. *Le mauvais caractère.*

Le mauvais caractère rencontre partout un fort mur de séparation entre lui et tout ce qui est extérieur à lui : le monde est pour lui un non-moi absolu. Son attitude à son égard est d'emblée hostile. En conséquence, la note dominante de son humeur devient la haine, la suspicion, l'envie, la jubilation.

Le mauvais caractère ne compte pas sur l'aide des autres lorsqu'il est dans le besoin. S'il fait appel à eux, il le fait sans confiance. S'il reçoit de l'aide, alors sans réelle gratitude. L'assistance des autres n'est guère pour lui que l'effet de la bêtise des autres.

Car il n'est pas capable de trouver son propre être dans l'être étranger, même après qu'une telle chose se soit manifestée par une série claire de signes. C'est là que réside la vexation de toute ingratitude.

Cet isolement moral dans lequel elle se trouve essentiellement et inévitablement la rend facilement la proie du désespoir.

Pour l'un, le monde des hommes est un non-moi, pour l'autre, ce même monde est à nouveau moi.

La raison de la bourgeoisie moderne selon K. Marx / Fr. Engels.

Échantillon bibl. : M. Bodlaender, éd., *Politeia (Grote mannen over staat en maatschappij)*, (Grands hommes sur l'État et la société), II (De Napoléon à Roosevelt), Amsterdam, 1947, 151ff.

Ceci est un extrait du Manifeste communiste (Londres, février 1848), piédestal depuis des décennies de tous les sociaux-démocrates. La bourgeoisie a joué un rôle hautement révolutionnaire dans l'histoire.

Là où elle est arrivée au pouvoir, elle a perturbé toutes les relations archaïques du milieu du siècle. Le bourgeois a déchiré sans pitié les liens multicolores qui, au Moyen Âge, liaient l'homme à ses chefs naturels. Il n'a laissé d'autre lien entre l'homme et l'homme que le pur intérêt personnel, que le paiement froid en espèces. Ce paiement froid en espèces a noyé l'émotion sacrée de la bigoterie pieuse, de la ferveur chevaleresque, de la mélancolie petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste. Il a fait disparaître la dignité personnelle dans la valeur d'échange. En lieu et place des innombrables "libertés" garanties et chèrement acquises, elle a instauré la seule liberté sans scrupule du commerce.

En un mot.

Elle a remplacé l'exploitation enveloppée d'imagination religieuse et politique par une exploitation ouverte, éhontée, directe, aride. La bourgeoisie a dépouillé de leur aspect sacré toutes les opérations autrefois entourées d'une respectueuse réserve.

Note : Marx et Engels disent ici deux choses.

1. L'histoire de toute coexistence est jusqu'à présent une histoire de lutte des classes par l'exploitation des puissants par les sans-pouvoirs. Les esclaves, les plébéiens, les serfs, les compagnons, -- les prolétaires en ont fait l'expérience.

2. La grande différence entre les systèmes d'exploitation anciens (grecs, romains, du milieu du siècle, -- prémodernes) réside dans la désacralisation, la désacralisation, la sécularisation de l'exploitation. La raison moderne est une raison révolutionnaire. "Toutes les relations fixes, enracinées - avec leur corollaire de considérations vénérables par l'âge - changent avant de pouvoir se raidir. Tout ce qui est permanent et fixe s'évapore. Tout ce qui est sacré est désacralisé.

En d'autres termes, en désacralisant, c'est-à-dire en interprétant en dehors de Dieu et de sa loi morale, les choses, les actions des hommes, deviennent transitoires, sans contenu métaphysique éternel.

En d'autres termes, la raison moderne peut, peut les manipuler selon ses propres axiomes, librement choisis.

L'homme rationnel pur.

Exemple biblique : Luc 18:2/5.-- Le titre se lit traditionnellement “le juge injuste”. Après lecture, il apparaîtra qu’il vaudrait mieux lire “le juge cynique”. Jésus leur raconta une parabole (...) .

Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et qui n’embêtait pas le peuple. Dans cette même ville, il y avait une veuve qui lui demandait : “Accorde-moi mon droit contre mon adversaire.” Pendant longtemps, le juge ne répondit pas à cette demande. Mais après, il dit : “Même si je ne crains pas Dieu et que les gens ne sont rien pour moi, puisque cette veuve est un fardeau pour moi, je lui rendrai justice afin qu’elle ne soit pas à jamais un fardeau pour moi”.

Le discours du juge.

Deux de ses axiomes sont clairement énoncés par Jésus

a. Dieu est mort (donc il ne le respecte pas), -- ce qui représente bibliquement les trois premiers des Dix Commandements ;

b. le prochain homme n’est “rien”, ce qui représente bibliquement les sept derniers du Décalogue.

Reste qu’il tient pour axiome : sa convenance. C’est son “hèdonè”, sa convoitise (sentiment). À moins que les hommes - Dieu n’intervient pas, car il est transcendant et respecte l’autonomie très large des créatures (spirituellement douées) (jusqu’au jugement dernier, où, selon le Ps 75(74):3, il prévoit le moment où il créera un ordre consciencieux) - à moins que les hommes ne dérangent son “hèdonè”, son désir, le juge rationnel ne voit pas de raison réelle de donner son droit à quelqu’un qui est dans son droit.

En effet, la raison d’un tel juge cynique ne fait que “voir” la situation d’injustice quelque part, mais pas de manière à ce que cette situation remue sa conscience. Inconsciemment ou consciemment, il réprime cette situation parce qu’elle ne touche pas à sa vie lascive.

Jésus nous enseigne la structure de la désacralisation que commet un tel discours :

a. Dieu “est mort”,

b. le prochain “n’est rien”.

Somme toute : le Décalogue est “lettre morte”. En définitive, s’il n’y a pas de valeur supérieure, c’est-à-dire même l’inviolabilité de la luxure à ce qu’elle est, c’est-à-dire la sainteté inviolable, un tel comportement est “raisonnable”, rationnel.

Car il déduit d’un axiome hédoniste ce qui peut et doit être déduit d’un tel axiome : Dieu est mort et sa loi est lettre morte. Après tout, la “base” (“fondement”) est “ma convoitise d’abord”.

C’est la leçon de Jésus sur le comportement rationnel dans l’une de ses variantes.

La question morale selon Vladimir Soloviev.

VI. Soloviev (1853/1900), peut-être le plus grand premier penseur de la Russie traditionnelle réaliste-chrétienne, a été élevé dans l'orthodoxie dans son enfance, a perdu sa foi (par ses études du rationalisme occidental) et l'a retrouvée. En ce sens, il est postmoderne. Voyez comment il définit la moralité, le comportement correct et consciencieux.

Exemple bibl. : VI. Soloviev ; *La justification du bien (Essai de philosophie morale)*, (The Justification of the Good (Essay in Moral Philosophy)), Paris, 1939.

1. Sentiments de base.

Honte (sens de la moralité), compassion (pitié), révérence. Ils sont le triple prélude naturel d'un comportement consciencieux.

a. Maîtrise de la sensorialité matérielle-biologique en nous et autour de nous,
b. la solidarité avec tous les êtres vivants, nos semblables en premier lieu,
c. la soumission révérencieuse à un être supérieur par libre arbitre, sont les caractéristiques immuables du comportement correct. Au cours de l'histoire culturelle, elles ont été interprétées et vécues (parfois très différemment) mais, dans la mesure où il existe une véritable moralité, elles sont au moins minimalement présentes. C'est là le problème.

2. Les vertus.

Elles sont la mise en œuvre délibérée des trois sentiments naturels éthiquement valables. Elles sont orientées vers les valeurs, le bien dans ses variantes.

O.c., 43/61 : l'axiome ascétique (maîtrise de soi) ; 62/79 : l'axiome altruiste (compassion) ; 80/93 : l'axiome religieux ou sacré (révérence)... Telles sont les trois attitudes fondamentales de tout être humain décent.

La structure fondamentale.

O.c., 98.-- L'homme vertueux est tel qu'il doit être en relation avec tout ce qui est. Cette relation est triple. Car soit quelque chose -l'être- est naturellement au-dessous de notre niveau d'être, soit quelque chose -l'être- est essentiellement semblable à nous, soit quelque chose -l'être- est plus élevé que nous.-- C'est la structure ontologique (réseau de relations).

Conclusion logique.

Ce qui est en dessous de nous (par exemple, une tendance biologique), nous ne devons pas l'interpréter comme quelque chose de plus élevé que nous (par exemple, une réalité supérieure donnée par Dieu). Traiter un être comme nous - un être humain - comme s'il était plus bas que nous, comme s'il s'agissait d'une chose inanimée, par exemple, est "irréel", c'est-à-dire qu'il ne tient pas compte de sa réalité, et est donc inconvenant. Éthiquement ou moralement irresponsable.

Voyez comment Soloviev expose la question éthique qui "annule" toute l'histoire de la culture.

La critique de la raison chez Kierkegaard.

Extrait de la bibl. : S. Kierkegaard, *Kritik der Gegenwart*, (Critique du présent,), (Bâle, 1946).

Sören Kierkegaard (1813/1855), précurseur de la philosophie de l'existence, publie en 1846 une brochure dont nous extrayons quelques passages relatifs à la rationalité aujourd'hui.

Les premiers mots.

Notre temps est essentiellement le temps qui utilise la raison, le réfléchi, le sans passion, le fugitif bourdonnant dans l'enthousiasme et le rusé reposant dans la lenteur.

Et encore.

Même le kamikaze ne met pas fin à ses jours par désespoir. Non, il délibère longuement et prudemment jusqu'à ce qu'il soit étouffé par la rationalité. Kierkegaard conclut : la question se pose de savoir si une telle personne peut encore être qualifiée de suicidaire, dans la mesure où c'est avant tout la raison qui lui a ôté la vie. Cela rappelle ce que Thoukudides d'Athènes (-465/-395) appelait autrefois la malakia, c'est-à-dire le manque d'énergie au sens d'absence de caractère. À ce que nos catéchismes précédents appelaient l'inertie, c'est-à-dire l'indécision (en matière de morale et de religion, il est vrai). Après tout, la "léthargie" moralo-religieuse ne peut être mise en mouvement que de l'extérieur, et non de l'intérieur. C'était autrefois le septième péché capital.

Conscience

O.c., 20.-- La moralité (note : dans le sens de vie consciente-actuelle) est d'avoir du caractère. En grec ancien, "charakter" est l'enracinement. De même que la mer n'a pas de caractère, de même que le sable, la rationalité abstraite n'en a pas. Le caractère, après tout, est l'intériorité (note : prendre une position active, s'engager).

La conscience, elle aussi, dans la mesure où l'énergie est à l'œuvre, est un caractère. L'inconscience, par contre, c'est quand on ne préfère ni l'un ni l'autre.

Remarque : ni la conscience ni l'indécidabilité ne possèdent.

Et l'indécidabilité, c'est à propos de l'existentialisme quand la distinction qualitative est affaiblie par une réflexion lancinante.

La distinction entre le bien et le mal est défaite par une connaissance légère, présomptueuse et théorique du mal. Par une ruse hautaine qui sait que le bien dans le monde n'est pas apprécié et ne vaut pas la peine. De sorte que le bien est une stupidité au départ.

Remarque : c'est à peu près ce que les cyniques d'aujourd'hui établissent et/ou préconisent.

Le sexe ; la révolution sexuelle et ainsi de suite...

Echantillon bibl. : M. Van Nierop, *Nieuwe woorden* (Mots nouveaux), Hasselt, 195, 243/245 - On ne peut évoquer le problème moral sans dire au moins un mot de la "révolution sexuelle."

Le sexe.

En fin de compte, du latin : "sexus virilis" et "sexus muliebris" (littéralement : parties du corps mâle et femelle). L'ancien mot néerlandais se lit "kunne".

Sex-appeal.

Tout commence en 1920+ avec le terme "sex-appeal" importé des États-Unis, qui signifie "apparence féminine séduisante". Les idoles du sexe - les actrices et les pin-ups (jusqu'à nos top models actuels) - dégagent une attirance dont on parle sans complexe dans les années 20. En langage tabou : on brise un "tabou" jusqu'alors en vigueur.

La révolution sexuelle.

Avec les beatniks (1950 +) et les hippies/yppies (1960 +), le terme "sexe" devient généralement accepté dans le sens de "sexualité sans morale et ouvertement pratiquée". Les livres sur le sexe circulent dans les magasins de pornographie et sont à peu près "acceptés". Les boutiques de sexe attirent les gens, ainsi que la vieille génération qui, choquée et attirée, découvre un nouveau monde.

Les deux aspects de la révolution morale dans ce domaine arrivent d'abord dans les pays scandinaves (plutôt via Hambourg), puis chez nous.

À propos : des mots qui n'avaient autrefois aucune connotation érotique ont entre-temps reçu un contenu sexy - excitant. Par exemple, "petit ami" et "petite amie" : on apprend aux enfants qu'ils doivent avoir un "petit ami/une petite amie" le plus tôt possible (sous peine de ne pas être normaux). L'Europe impose des écoles mixtes. Et bien d'autres choses encore.

"La perversion est-elle normale ?"

X, Psychologie (Ist pervers normal ?), in : Petra (Hambourg) 1991 : septembre : "Les fantasmes sexuels impliquant la domination et la perversion (note : ce qui était rejeté comme pervers, dépravé avant la révolution sexuelle) sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le supposait auparavant. Également chez les femmes. La plupart des gens vivent souvent des fantasmes sexuels. Certains sont si extravagants qu'ils préfèrent les taire". (Dr D. Barlow, directeur du programme de recherche sur la sexualité (Université d'État de New York)).

Cela soulève la question suivante : la révolution sexuelle provoque-t-elle ces fantasmes (ce qui est certain) ou existaient-ils avant (ce qui est également certain) ? Et : Le sexe avec les animaux et avec les enfants est-il aussi "normal" ?

Un éros sans morale.

Nous nous tournons maintenant vers un chef-d'œuvre littéraire de Vlad Nabokov (1899/1977), qui devint professeur de littérature russe à l'université Cornell de 1948 à 1959. Il passe pour a. un extraordinaire descripteur et conteur et b. un virtuose des mots. Les critiques disent que le thème caché en profondeur dans toutes ses œuvres est l'obsession. C'est-à-dire : quelque chose accompagne quelqu'un à tel point qu'il est contrôlé par cette chose. Immédiatement, il passe pour "une figure de proue essentielle du postmodernisme littéraire" (D. Coussy et al., *Les littératures de langue anglaise depuis 1945*, Paris, 1988, 167s.).

Lolita.

Lolita est d'actualité en Belgique depuis le 15.08.1996, date de l'arrestation de M. Dutroux, le pédophile qui avait plusieurs fillettes - appelées "lolitas" - sur la conscience. Un événement qui a provoqué chez la partie saine de la population un séisme d'ordre éthique.

Le scénario.

Le professeur Humbert Humbert arrive aux États-Unis en 1940. Il y rencontre Lolita, une jeune fille âgée de cinq mille trois cents jours (à quinze ans). Il reconnaît en elle - il a trente ans de plus qu'elle - son premier "amour" d'adolescence. Pour rester dans son milieu, il épouse la mère. Cette dernière découvre les véritables intentions du mariage mais se tue dans un accident. Cela ouvre toutes les vannes au prof, bien sûr. Il part avec elle sur les routes des États-Unis. Entre autres, pour se protéger de ses voisins.

La jeune Dolores Haze - le nom de Lolita - est, jusqu'à la vulgarité, une fille ordinaire qui, par exemple, rêve d'Hollywood en parcourant les magazines féminins. Pourtant, pour son "Mac Fatum, vieux babouin de beau-père", elle est comme une diva glamour. Mais l'érosion avec lui ne satisfait pas la naïve et audacieuse Lolita. Humbert les recherche pendant de longs mois : il les trouve mariés et enceintes. A la vue d'un tel "désastre", il s'enivre de chagrin et décide de tuer son rival.

La réception.

Quatre éditeurs ont refusé le manuscrit. Mais il est devenu un blockbuster.

On peut considérer l'œuvre sous deux angles contradictoires. Car on ne trouve pas un seul mot grossier ou une allusion dépravée dans le texte. Ce qui "élève" le contenu exaspérant dans une atmosphère noble mais purement esthétique.

En conséquence, certains exonèrent Lolita de toute tare tandis que d'autres - souvent qualifiés de "philistins (bornés) et de candidats à la lecture scandaleuse" par les premiers - le rejettent comme un livre exempt de toute honte.

L'artère de Lolita est que la moralité est interprétée par Nabokov comme un élément non essentiel de l'éros. En d'autres termes, l'éthique est mise entre parenthèses. S'abandonner à l'éros, par exemple, sans conscience. Cela permet à Nabokov de jouer avec les phantasmes (imagination).

Les critiques.

Notez que nous citons le Magazine littéraire 233 (1981 sept.), soit dix ans avant Dutroux et son scandale mondial.

Philippe Sollers

Un chef-d'œuvre comme Lolita est encore loin de sa vraie place - une des premières - dans le roman du XXe siècle. Pourquoi ? Nabokov a touché à deux sensibilités américaines : la santé mentale et la jeune fille.

Gilles Berbedette .

Le génie précoce de Nabokov se manifeste en parodiant nos flirts les plus absurdes avec "l'histoire" : les utopies, les romans d'amour ou encore nos grands tabous. L'absence de révérence pour les grandes idées n'est qu'une composante élémentaire du génie d'écriture de Nabokov.

Note - Berbedette met l'accent sur ce qui est typiquement postmoderne, à savoir l'incrédulité, voire la moquerie légère de tout ce qui est valeurs supérieures. Ce qui équivaut au nihilisme : toutes les valeurs supérieures en tant que telles sont nulles, rien (sauf les utopies ou les tabous).

L'entrée en matière.

Celui-ci jette littéralement le(s) lecteur(s) au milieu. - "Lolita lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-li-ta : le bout de ma langue fait trois bonds le long du palais pour se heurter à tes dents en trois tours. Lo-li-ta. Elle était Lo le matin. La sans plus, un mètre quarante-huit en chaussettes, se tenant droite sur un pied. Elle était Lola dans son pantalon. Elle était Dolly à l'école. Elle était Dolares sur les pointillés de son formulaire. Mais dans mes bras, elle était invariablement Lolita. (...).

" En fait, il n'y aurait peut-être jamais eu de Lolita si je n'avais pas aimé une fille précédente au cours d'un été " dans un royaume au bord de la mer ". Quand ? Environ autant d'années avant la naissance de Lolita que j'étais âgé cet été-là -- Un style plein d'images est la marque d'un bon tueur."

Note - l'existence d'Humbert aurait été appelée la vie "esthétique" de S. Kierkegaard. C'est une vie sans moralité.

Pia Pera, Journal de Lo.

Echantillon bibl. : J. Douwes, *Een strijdlustig weerwoord op Lolita* (Une réfutation combative de Lolita), in : Trouw 07.09.1996,2

Pera (40 ans) est un écrivain italien, “qui ne peut donc “que” sensibiliser son public aux abus dont les enfants sont les victimes.” Vers l’âge de dix-huit ans, elle a lu Lolita de Nabokov, d’abord en anglais, puis en russe et enfin en italien. Elle est subjuguée par cette réussite littéraire, mais le héros Humbert l’agace au plus haut point, car il s’agit d’un autre personnage guidé par la luxure et la passion, mais cette fois-ci détournée sur un enfant.

L’empathie avec l’écriture de Lolita.

Sa déception est principalement due au fait qu’elle n’a pas pu éprouver d’empathie pour Lolita : “Comment se regardait-elle ? Comment voyait-elle l’homme qui avait épousé sa mère pour l’avoir ? “ - L’histoire que Pera fournit est en contradiction avec l’œuvre de Nabokov, ne serait-ce que parce qu’elle présente la même histoire dans le langage d’un enfant. À l’université de Harvard, elle a lu des journaux intimes de jeunes filles dans ce but : “Certaines étaient enfantines. D’autres étaient prétentieuses ou très sages” - C’est ainsi que commence l’œuvre de Pera, lorsque la personne I se retrouve avec sa mère après la mort de son père. En tant qu’enfant unique.

La Lolita de Pera.

Sa Lolita est une salope gâtée. Elle est dégoûtée par les hommes laids. -- Lolita mène une bataille féroce avec sa mère pour attirer l’attention du nouveau locataire Humbert. Aux yeux de Lolita, sa mère est si maussade qu’à un moment donné elle dit : “Maintenant, je prends cet Humbert pour moi.”

L’offense sexuelle.

Y a-t-il, dans un tel cas, encore un délit sexuel à cause d’Humbert ? “Je pense que oui. Tous les enfants tentent de séduire et de manipuler. Mais en tant qu’adultes, on le sait. Il faut donc leur laisser de la place pour cela. Cependant, quand on répond avec son propre désir sexuel, on les inhibe. On ne peut jamais “utiliser” les enfants pour son propre plaisir sexuel. Je suis très strict à ce sujet. Ainsi Pera dans l’interview.

Note -- Pera parle comme si elle exprimait personnellement une opinion. Mais la question se pose : “Quelle est votre raison suffisante pour parler si sévèrement ?” Tant que notre culture s’en tient aux opinions individuelles, elle est dépourvue de toute base ontologique. Si la pédophilie n’est pas essentiellement, par définition, un comportement inadmissible, pourquoi un pédophile devrait-il être censurable ?

Analyse du Destin.

Peirce a dit un jour : “On sait ce que signifie un concept dans la mesure où l’on travaille avec lui et où l’on connaît le résultat.”

Une des définitions du “destin” est : “cours réel des ‘événements’” : avec l’accent sur “réel”, car il est compris comme étant “indépendant de la volonté humaine”, imprévisible : “à attendre”. En d’autres termes : la raison en tant que capacité délibérée de travailler atteint ici ses limites.

Echantillon bibl. :

- R. Guardini, *Vrijheid, genade, lot*, (Liberté, grâce, destin), Anvers, 1950 ;
- Daniel-Rops, *Eléments de notre destin* (Essai), Paris, 1934 (ouvrage de critique culturelle) ;
- L. Foldes, *Léopold Szondi et l’énigme du destin*, in : Sélection (Zurich) 1985 : Juillet, 98/104.

On peut définir le “destin” comme “le système dynamique du destin”. Parfois, on met l’accent sur le fait d’être disposé : le “destin” est alors “ce qui est disposé” et même “la puissance mystérieuse qui dispose du destin”.

En arrière-plan, une intuition ontologique est présente : L’”être” est notamment “tout ce qui a été, est maintenant et sera toujours” (définition déjà mentionnée par Homère et Hésiode lorsqu’ils font référence à l’objet des muses et à son chef Mnémosunè, littéralement : souvenir (conscience élargie)). C’est dans ce tout ontologique que se situent tous les destins.

Limité dans le temps.

L’”être”, la réalité, telle que nous l’expérimentons, est une totalité de moments temporaires, passagers : du passé (qui reflète, oui, reflète), dans lequel nous sommes projetés, nous vivons dans le très étroit “maintenant” ou “présent”, vers l’avenir que nous coconstruisons.

Les facteurs.

Les éléments - facteurs, paramètres - qui agissent comme déterminants dans le passé, le présent et le futur, sont pour notre esprit terrestre si complexes et si nombreux que nous devons nous limiter à des échantillons (pour généraliser et généraliser).

Soit dit en passant. C’est la véritable raison pour laquelle les personnes religieuses prient. Ils partent du principe qu’au moins des êtres “supérieurs”, “saints” -- “divins” connaissent les facteurs.

Du passé -- en ce qui nous concerne -- nous oublions beaucoup (par suppression ou répression par exemple) ; du présent, beaucoup nous échappe ; du futur, nous attendons de savoir et de prédire. Notre destin révèle notre ignorance.

La science du destin.

Exemple bibl.: P. Van Tongeren, éd. *Het lot in eigen hand ? (Reflecties op de betekenis van het (nood)lot in onze cultuur)*, (Le destin entre nos mains ? (Réflexions sur la signification du (destin) dans notre culture)), Baarn, 1994.

Nous savons : Leopold Szondi (1893/1986) a développé une analyse du destin (*Schicksalsanalyse*) (1944). Szondi a donné une base médicale et psychanalytique au concept jusqu'alors caché de la "destinée humaine" (Marvin Webb).

Le destin généalogique a particulièrement retenu son attention : les gènes que nous avons reçus de nos parents et de nos ancêtres déterminent aussi nos inclinations, -- les choix concernant le(s) partenaire(s) matrimonial(aux), le(s) ami(s), la profession, -- même la maladie.

Le destin entre nos mains ?

Van Tongeren définit le destin comme "un scandale pour la liberté humaine~ la fatalité (le degré fort du destin) comme "la forme extrême de ce scandale". -- Quelque seize écrivains exposent dans l'ouvrage leurs conceptions de l'incontrôlable et de son contrôle possible.

Narration.-- La narratologie ou le récit fait partie de toute historiographie : ce qui se passe se prête au récit.

La structure de base de l'histoire - une occurrence, un événement, un incident, un destin - est toujours le couple "présage/continuité", c'est-à-dire qu'un premier événement est suivi dans le temps par un second événement (que ce dernier ait ou non un lien de causalité avec le premier). La suite inhérente à tout ce qui est "temporel", c'est-à-dire qui se déroule dans le temps, qui est lié au temps, est le seul lien vérifiable.

Raison.

La question de savoir si le lien est plus que l'après-temps, est révélée par l'investigation rationnelle. Ainsi, nous avons le lien de causalité qui a attiré une attention particulière depuis les sciences modernes.

La récente (mais en réalité très ancienne) chaologie au sein de la physique contemporaine expose un aspect : bien qu'essentiellement déterminée, une grande partie de la nature (matière) reste incontrôlable et donc imprévisible. On l'appelle alors "chaos", car elle est trop compliquée et donc rationnellement confuse.

Cependant, dès que l'on va au-delà de la physique, par exemple dans le monde vivant (plantes, animaux, personnes), tant de facteurs entrent en jeu en plus des facteurs purement physiques d'un événement que notre pauvre raison doit sans cesse faire face à un "chaos" plus et moins physique. De sorte que, par exemple, le lien de causalité reste perdu. Nous sommes alors dans le domaine du destin.

La raison choisit mais le destin arrange (le renversement de la fortune).

Les cultures anciennes, sur les traces des primitifs, connaissaient, en raison de l'imprévisibilité des divinités, l'axiome qui exprime le renversement du contraire : "l'harmonie (signifiant : union) des opposés".

-- J. Elster, *Ulysse et les Sirènes* (Studies in Rationality and Irrationality), Cambridge / Paris, 1979-1, 1984-2, et

-- J.Elster, *Sour Grapes* (Studies in the Subversion of Rationality), Cambridge / Paris, 1983, de l'alpha ou des sciences humaines ("sciences sociales"), définit la rationalité comme la capacité humaine de prendre délibérément ("intentionnellement") en compte l'avenir.

1. Biologiquement, on peut parler de finalité (les formes de vie s'adaptent "fonctionnellement" aux situations).

2. La science humaine, cependant, devient un héroïsme intentionnel (intentionnalité) dans l'adaptation aux circonstances.

Note : Platon voit deux aspects dans le cosmos, l'homme et la société : "nous" (lat. : intellectus, esprit) et "ananke", nécessité, mieux : destin. Notre esprit est rationnel. Le destin est souvent irrationnel. Le "destin" est ce qui est incompréhensible pour notre esprit (intellect/raison, esprit, volonté). Ce qui fait que l'esprit fait des erreurs de calcul. C'est pourquoi anankè, le destin-nécessité, apparaît imprévisible, désordonné.

William Van Ockham (Occam) (1295/1350),

le nominaliste qui a directement préparé la mentalité moderne, visait, par son action révolutionnaire, à renouveler l'Église catholique. À dessein. Cependant, aussi bien intentionné soit-il, son mouvement de purification s'est soldé par le fait que les laïcs (notamment un certain nombre de princes allemands et autres) ont secoué "le joug de la Rome chrétienne." C'est ce qu'écrit A. Weber (protestant), *Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1914-8, 234.

Martin Luther (1483/1546)

C'était une nature profondément religieuse qui s'est éloignée par inadvertance de l'Église catholique. "Rien n'était plus éloigné de Luther que la fondation d'une nouvelle idéologie. Même le fractionnement de l'église romaine n'était pas dans ses intentions. Son succès a été alimenté par d'autres forces : elles résidaient en lui et dans la structure de son époque." (Dr G. Deschner, *Luther (Eine Bilanz nach 500 Jahren)* (Une conclusion après 500 ans), in : *Bunte* 10.11.1983, 126).

On le voit dans les deux cas : une action intentionnelle qui, une fois placée dans une situation, provoque le contraire de ce qui était prévu. Le destin décide !

Descartes et Hegel s'agitent, mais le destin dispose.

R. Descartes (1596/1650) a fondé la philosophie moderne.

Le "cartésianisme" en tant que système a été abandonné assez rapidement. Néanmoins, Descartes a continué à influencer les philosophies modernes et les sciences modernes non moins." (C. Forest, *Le cartésianisme et l'orientation de la science moderne*, Liège / Paris, 1938, 3).

"Il n'est pas question d'imputer à Descartes l'interprétation matérialiste de la science (...). Il est resté croyant jusqu'à la fin de sa vie, et son spiritualisme n'est pas remis en cause (...) mais les conceptions que font circuler les hommes vont au-delà de ce qu'ils ont prévu. Avec une logique implacable, elles poursuivent leur chemin dans les esprits pensants". (O.c., 4).

En d'autres termes, Descartes est devenu un pré-matérialiste, un pionnier du matérialisme - le matérialisme agressif des matérialistes français du 18ème siècle.

G.Fr. Hegel (1770/1831)

On peut sans risque l'appeler la figure de proue de la philosophie moderne typique. Il défendait une "Philosophie der Idee". L'"Idée" est, chez lui, "tout ce qui était, est maintenant, sera".

Pourtant, il ne cachait pas sa profonde sympathie pour les "Philosophes" (les rationalistes du XVIII-d' siècle). Même ceux d'entre eux qui contestaient avec le plus de véhémence la cause du christianisme et celle du spiritisme (c'est-à-dire le présupposé d'une âme humaine immortelle, sans croyance ou non en une divinité).

En d'autres termes, de même que Descartes était dualiste, d'une part très spiritualiste (la conscience) et d'autre part très matérialiste (le corps comme machine), de même, à sa manière, Hegel était dualiste. Que voyons-nous ? Hegel avait des disciples. De nombreux penseurs. Il a dominé la pensée allemande dans une large mesure jusqu'à la Première Guerre mondiale (1914/1918). Mais ils se sont divisés en "droitiers" et "gauchistes". Parmi les gauchistes figuraient K. Marx (1818/1883) et P. Engels (1820/1895), les fondateurs du socialisme scientifique (communisme). Ils ont retourné Hegel "à l'envers" et au lieu de l'"idée", ils ont mis la matière en premier comme principe de tout ce qui était, est et sera.

Cfr. R. Serreau, *Hegel et l'hégélianisme*, Paris, 1965-2, esp. 26s. (Spiritualisme et matérialisme).

Conclusion : Descartes et Hegel sont deux figures de proue de la rationalité. Tous deux croient en une raison universelle chez tous les hommes. Pourtant, cette raison moderne a divergé en des points de vue contradictoires.

La raison révolutionnaire manie. La révolution dispose.

K. Löwith (1897/1973), dans son *Weltgeschichte und Heilsgeschehen*, (Histoire du monde et salut), in : W. Otto u.a., *Anteile (Martin Heidegger zum 60. Geburtstag)*, (*Martin Heidegger pour son 60e anniversaire*), Frankf.a.M. 1950, 150, dit :

“Aussi inconcevable que cela puisse paraître au départ, à savoir le fait que dans une ‘Entweltlichung’ religieuse (note : se détourner de ce monde) la sécularisation radicale (note : être totalement absorbé par ce monde) ait eu son origine, cela ne ferait pourtant que confirmer une règle générale de l’histoire : dans le processus de l’histoire émerge toujours quelque chose de différent de ce qui était prévu au début d’un mouvement (...).”

Les grands innovateurs de l’histoire préparent pour les autres les chemins qu’ils n’empruntent pas eux-mêmes.” -- Löwith mentionne trois modèles.

1. J.-J. Rousseau (1712/1778).

Il a préparé la Révolution française (1789/1799). Pourtant, il ne se serait pas reconnu dans Max. de Robespierre (1758/1794) qui a joué un rôle de premier plan dans “la Terreur”. Une dictature aussi brutale n’était pas délibérément envisagée dans l’esprit de Rousseau. C’est même tout le contraire.

2.1. K. Marx (1818/1883)

Il a préparé la révolution russe (février/octobre 1917). Les bolcheviks, majoritaires, prennent le pouvoir parce qu’ils ont débordé les mencheviks, minoritaires, au congrès de 1903 à Bruxelles et à Londres. Vladimir Lénine (1870/1924), fondateur du marxisme bolchevique, poursuit une répression brutale qui dure des années. Mais Marx, qui voulait comme idéal le système constitutionnel de la Suisse ou des Etats-Unis d’alors, ne se serait pas reconnu en Lénine.

2.2. Le père Nietzsche (1844/1900),

nihiliste aristocratique, a préparé les révolutions fasciste (1922) et nazie (1933). En 1942, A. Hitler (1889/1945) fit don des œuvres de Nietzsche à son allié B. Mussolini (1883/1945), qui comme lui favorisait un système dictatorial (brutal), un régime totalitaire, dans le col du Brenner où ils se rencontraient. Mais Nietzsche ne se serait certainement pas reconnu en Hitler.

Après tout cela, dans ce chapitre et les précédents, on comprend pourquoi les esprits critiques ont appelé la raison moderne “raison révolutionnaire”. On connaît l’arbre par ses fruits” a dit Jésus.

La question écologique.

Echantillon biblique : R. Etware et autres /*Info Sud, Ecologie (Véritable pépinière d'emploi l'industrie verte est en Europe un secteur très florissant)*, in : Le Temps (Genève) 28 08.1998, 45.

L'homme et l'environnement vont de pair, car si l'homme prend soin de son environnement, il le pollue aussi ! On le voit tout au long de l'histoire.

La catastrophe.

La modernité a pour sort - destin - de moderniser l'environnement mais non sans le transformer en son contraire : "Les forêts meurent. Les déserts augmentent. Les sols s'empoisonnent. L'air est vicié... Le climat se réchauffe... Les déchets s'accumulent".

La réaction moderne typique.

Si la raison moderne est à l'origine du désastre, elle est aussi très ingénieuse en matière de récupération : "Tout cela - dit l'auteur - provoque de nouvelles techniques et donc de nouveaux emplois. Ceux-ci concernent d'innombrables domaines : épuration de l'eau, purification de l'air, économies d'énergie, incinération ou valorisation des déchets, techniques de mesure qui font respecter les normes.

Ajoutez à cela la restauration de la biodiversité. Ajoutez à cela les mesures qui préviennent les catastrophes : panneaux solaires, cultures et élevages biologiques (agriculture), entretien des paysages, gestion des forêts et des bois.

La politique économique.

J. Beishuizen et autres, *De magische vijfhoek (Economische politiek in kort bestek)*, (Le pentagone magique (La politique économique en bref), Utr./Antw., 1976, 9ff, dit que la politique économique des gouvernements honore cinq objectifs :

- a. équilibre du marché du travail,
- b. équilibre de la croissance économique,
- c. stabilité du niveau des prix,
- d. équilibre de la balance des paiements,
- e. la répartition équitable des revenus.

Les partisans de cette approche se demandent si un environnement sain est un sixième objectif. Ils proposent d'élargir le concept de croissance économique pour inclure non seulement la prospérité matérielle mais aussi le bien-être général. Ce qui inclut la protection de l'environnement.

Le marché mondial de la protection de l'environnement approche les 300 milliards de dollars.

Ce seul chiffre indique que l'environnementalisme est devenu une composante sérieuse de l'ensemble du système de notre culture : gouvernements, entreprises, administrations, banques, compagnies d'assurance sont concernés. Sans parler des diverses sciences professionnelles qui sous-tendent l'industrie du "secteur vert".

L'écologie (interprétée bibliquement).

L'écologie parle de la relation "être vivant / environnement" -- Toutes les religions (sauf les rationalistes) parlent de la relation "homme religieux / biotope". La Bible aussi.

Nous lisons maintenant Rom. 8:19 et suivants : "La création attend avec impatience la révélation (note : le devenir visible) des fils de Dieu (note : les amis de Dieu). Même si elle est soumise à la vanité - non pas parce qu'elle l'a voulu, mais à cause de celui qui l'a soumise - c'est avec l'espoir d'être un jour libérée de l'esclavage de la corruption elle-même, pour connaître la liberté de la gloire des fils de Dieu.

Nous le constatons en effet : la création tout entière, jusqu'à ce jour, gémit dans les "douleurs de l'enfantement". D'ailleurs, il n'y a pas qu'eux ! Nous-mêmes, qui possédons les " prémices " (note : un stade initial) de l'esprit (note : la force vitale de Dieu), nous gémissons intérieurement dans l'attente de la rédemption de nos corps. "

Interprétation.

Axiome : Gen. 6:3, où il est dit que "l'esprit" de Dieu (la force vitale qui établit le bonheur) est finalement réservé à ceux qui ne sont pas "chair (et sang)" (affichant un comportement faible et sans scrupules).

Axiome.

Aux yeux de Dieu, la " création " (ici : le biotope) est solidaire de l'homme quant à son sort. Elle partage son sort. Ainsi Gn 6,13, où un lien de causalité est établi entre l'absence de scrupules de l'homme et le désastre écologique appelé déluge... Cf. Deut 32,12/14 (modèle positif). Cf. Osee 2,20 (alliance future).

Sur la terre (et l'univers), depuis l'absence de scrupules du serpent, d'Ève et d'Adam (Gen. 3:17ff.), pèse une malédiction (doom).

Celle-ci se manifeste par la vanité, c'est-à-dire le mal moral fondé sur l'illusion, et la destruction, c'est-à-dire le mal matériel. Avec les gémissements de l'homme, le biotope gémit aussi. Cependant, grâce à la compassion de Dieu au sein de sa toute-puissance, qui ferme les yeux sur l'absence de scrupules (Sg 11,23), notre partie matérielle, notre corps, participe dès maintenant à l'esprit saint (la force vitale de Dieu), ce qui, à terme, signifiera la pleine rédemption. En solidarité avec cela, dès maintenant, secrètement, le biotope y participe dans l'attente de la pleine rédemption ("gloire").

Oui, l'univers y participera, comme le dit par exemple 2 Cor. 5:17. On voit que, comme les religions cosmiques, la Bible implique aussi le cosmos tout entier dans le drame du salut de l'histoire sainte.

Les “intellectuels” dans le débat moderne.

Exemple biblique : M. Terpstra, *Panajotis Kondylis (Slechts intellectuelen menen dat intellectuelen de wereld beter begrijpen)*, (Seuls les intellectuels pensent que les intellectuels comprennent mieux le monde), in : *La chouette de Minerve* (Tijdschr. v. *Histoire et philosophie de la culture*) 11:2 (hiver 1994/1995), 99/120.

On sait qu’à partir de l’époque moderne, le clergé du milieu du siècle a été remplacé par l’“intelligentsia”, “l’avant-garde moderne” composée de scientifiques, de penseurs et d’artistes.-- Kondylis est un penseur marxiste gréco-allemand.

I.-- L’effondrement des trois axiomes.

Kondylis les appelle, avec K, Marx, “idéologies” (constructions irréelles de la pensée). Depuis la Renaissance (1450/1640), d’une part, le conservatisme (tradition prémoderne, avec nous surtout le Moyen Âge chrétien) et, d’autre part, le libéralisme moderne (économie de marché) et le socialisme (économie dirigée) dominent nos démocraties occidentales dans une lutte à la vie à la mort.

La nouvelle ère.

L’effondrement des systèmes communistes (de l’URSS à Cuba) a prouvé “une fois de plus” que les “idéologies” familières, produits typiques des “intellectuels”, sont devenues irréelles. Elles ne résolvent pas (plus) les tâches d’aujourd’hui. Ce n’est que maintenant, après la guerre froide, que les motivations profondes qui détermineront la politique planétaire à venir font surface.

Au cours des années orageuses 1975/1995, elles se sont accumulées pour atteindre un potentiel gigantesque - explosif. Cela ne mènera pas à la guerre mais à des conflits énormes dans un état d’anarchie débridée... En particulier, la lutte mortelle pour la distribution (juste) des produits de première nécessité pourrait bien être imminente. Et ce, à l’échelle planétaire.

II.-- Le rôle des intellectuels dans la discussion.

Le monde moderne est un monde d’argumentation et de débat dans lequel les “intellectuels” jouent un rôle de premier plan.

La “pensée” de Kondylis dans notre situation dramatique de survie semble inutile. Pourtant, il y aura toujours des intellectuels qui offriront leurs services idéologiques “pour le bien de la cause”, dans l’idée qu’ils savent mieux que les autres.”

Typiquement marxiste, Kondylis dit : “Les intellectuels ne génèrent rien de plus que des constructions de pensée qui changent la vie.”

Note : Alors, quelles sont les constructions de pensée de Kondylis ?

Sommaire.

01. Préface.
01. Méthode ontologique. -- (05/13).
02. La 'culture' selon Hans Blumenberg.
03. Franz Kafka : les lois. L'écart par rapport à celles-ci ainsi que la rétroaction.
04. La culture comme résolution de problèmes basée sur les lois.
05. L'ontologie.
06. La raison scientifique et pseudo-scientifique.
07. L'être est connu par la raison. L'expérience et surtout le témoignage.
08. Est la raison pure qui est régie par deux et seulement deux axiomes.
09. Les explications.
10. Métaphysique (ontologie) : ce qu'il en est réellement.
11. Nominalisme(s) contre réalisme(s).
12. L'empirisme.
13. Modèle applicatif.
14. La discussion moderne sur les fondements est libérale.
15. La théorie de l'action communicative (J. Habermas).
16. La théorie critique de la religion.
17. La raison. Si seulement la raison. Se heurte à l'indécidabilité.
18. La rationalité concernant la raison pure et ses fondements.
19. J. Habermas
20. W.W. Bartley sur la philosophie et la théologie de l'engagement.
21. Noté.
22. Critique éditoriale.
23. Dans quelle mesure les primitifs sont-ils modernes et comment le sont-ils ?
24. Quelle est la modernité des médicaments anciens et du milieu du siècle et comment ?
25. Les religions lunaires sont-elles modernes et comment le sont-elles ?
26. L'homme typiquement moderne : il peut se faire lui-même.
27. L'esprit libre (libertinage).
28. L'épistémologie.
29. Le cartésianisme comme pensée et vie modernes.
30. Vers une morale rationaliste.
31. Le rationalisme cohérent du marquis de Sade.
32. Note.
33. L'éthique énergique.
34. Savants et libertinage.
35. Du moderne au postmoderne : Georg Simmel.
36. Le postmodernisme(n).
37. En d'autres termes.. :
38. La morale civile-libérale.
39. La théorie de la valeur comme axiomatique.
40. -Moralité socio-biologiquement parlant.
41. L'éthique.
42. Qu'est-ce que l'être humain : moi - encore ou pas moi ?

43. La raison de la bourgeoisie moderne selon K. Marx / Fr. Engels.
44. L'homme rationnel pur.
45. La question morale selon Vladimir Soloviev.
46. La critique de la raison par Kierkegaard.
47. Le sexe : révolution sexuelle, etc.
48. L'éros sans morale.
49. La conséquence
50. Pia Pera, journal de Lo.
51. Analyse de Lo.
52. Analyse du destin.
53. La raison choisit mais le destin arrange (la tournure contraire).
54. Descartes et Hegel manient mais le destin dispose.
55. La raison révolutionnaire voit juste. La révolution dispose.
56. La question écologique.
57. L'écologie (interprétée bibliquement).
58. Les "intellectuels" dans la discussion moderne.